



# Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne  
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



## Programme Psychanalytique d'Avignon

# Tout le monde est fou

Année 2013-2014

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.  
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

# Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2013-2014

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2013-2014.

## Remarques

*Respect des droits d'auteur.* Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

*Respect du secret professionnel.* Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet. Il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

*Nous remercions* vivement Ghislaine Bastide et Sylvie Delrieu, qui nous ont présenté « Rose, un accompagnement dans la durée, des répétitions et quelques adaptations. » Merci également à Georges Saada, qui nous a fait partager l'« Itinéraire de Léopold, à la conquête d'une liberté ».

*Nous invitons* chacun d'entre vous à enrichir notre recherche de ses propres élaborations.

Institut du Champs freudien  
Programme psychanalytique d'Avignon

Direction  
Jacques-Alain Miller

Enseignants  
Anita Gueydan  
Jean-Paul Gullemolles  
Gérard Mallassagne  
Claire Poirot-Hubler  
Julia Richards

Enseignants associés  
Michèle Anicet  
Claire Chancelade  
Michel Galtier  
Josiane Vidal

Secrétariat  
Anita Gueydan  
3 rue Lagnes, 84000 Avignon  
tél.: 04 90 85 90 45  
courriel: [anita.gueydan@wanadoo.fr](mailto:anita.gueydan@wanadoo.fr)  
site: <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

5

AUGUSTIN MENARD,

Psychose et création

23 novembre 2013

10

GÉRARD MALLASSAGNE,

Le délire de Schreber, tentative de guérison pour Freud,  
solution élégante pour Lacan

14 décembre 2013

18

ANITA GUEYDAN,

Aimée, une rencontre

18 janvier 2014

26

CLAIRE POIROT-HUBLER,

Les refus du sujet

18 février 2014

30

JOSIANE VIDAL,

Actualité et intérêt de la clinique de l'autisme :  
Sujet au bord, sujet à bord

18 février 2014

35

JEAN-PAUL GULLEMOLLES,

Le sujet psychotique et le temps

12 avril 2014

40

JULIA RICHARDS,

Quel corps, quelle jouissance dans les psychoses ?

17 mai 2014

44

MICHEL GALTIER,

« Le fou, c'est l'homme libre »

17 mai 2014

48

MARIE-HÉLÈNE ROCH,

L'orientation, c'est le temps

21 juin 2014

# Tout le monde est fou

« Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté. » (« Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, p. 176.) La folie est la compagne de l'homme, elle est son ombre. L'être parlant est fou d'être aliéné dans les signifiants dans lesquels il s'identifie (*Écrits*, p. 162).

C'est dans son tout dernier enseignement que J. Lacan a formulé ce « tout le monde est fou » et J.-A. Miller, dans « Vie de Lacan », complète par « tout le monde est traumatisé », soit ce qui est universel pour l'ensemble de ceux qui parlent. Cependant, chacun l'est de façon singulière, et ce qu'il s'agit de savoir c'est de quelle façon, c'est-à-dire « Tel qu'en soi-même », comme le souligne J.-A. Miller reprenant les vers de S. Mallarmé : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change » (*Le tombeau d'Edgard Poe*).

Ainsi, si tous les hommes sont fous, autre chose est cette folie particulière qu'est la psychose, connue sous les noms de schizophrénie, paranoïa, mélancolie, manie. La psychose est une modalité de réponse aux questions fondamentales qui concernent notre être, notre existence, notre façon d'être au monde, notre façon d'être sexué.

Pour Freud, dans un manuscrit envoyé à Fliess en 1895, « la psychose dévoile, d'une certaine façon, les bases sur lesquelles se fonde la découverte analytique elle-même ». Les névrosés, notamment les hystériques, ont appris à Freud la modalité du fonctionnement de l'inconscient. Alors que les psychotiques lui ont appris ce qu'est l'inconscient, ou plutôt sa structure. Les écrits de Shreber révèlent véritablement ce que Lacan appelle « la structure du langage ». C'est dire que, pour Freud comme pour Lacan, il ne s'agit pas de « penser le psychotique » comme un être en proie à un déficit mais plutôt comme un être qui se situe entre désarroi et invention. Le désarroi, c'est ce qui fait irruption de l'extérieur, qui déstabilise le sujet. L'invention sera ce que chaque sujet invente ou construit, pour répondre à cette irruption. C'est une position de choix éthique de la psychanalyse de ne pas considérer le sujet psychotique comme présentant un déficit.

Le psychotique témoigne parfois de ce qui lui est arrivé, de ce qu'il a rencontré venu d'ailleurs, de ce qui a surgi hors de son contrôle le laissant plongé dans un grand désarroi. Face à cela, où rien ne peut venir répondre à la question de la signification de son être, et faute de pouvoir emprunter la voie Œdipienne, le sujet se doit d'inventer ses propres réponses.

## Psychose et création

Nous partirons du débat ouvert par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie*<sup>1</sup> avec son affirmation péremptoire : « Il y a incompatibilité entre la psychose et l'œuvre. » Derrida, pour sa part, souligne la relativité que Foucault a pu apporter à cette formule ultérieurement<sup>2</sup>. Cet énoncé est à l'opposé de celui de Dubuffet défendant l'art brut<sup>3</sup> : « Il n'y a d'art que de la folie, seule la folie étant nécessairement créatrice. » Concernant l'œuvre dans la psychose, on se reportera au travail de Fabienne Hulak<sup>4</sup>.

### *Trouver, inventer, créer*

Trouver c'est découvrir quelque chose qui est déjà là. Créer procède de *l'ex nihilo*. La création se fait à partir de rien. Le paradigme en est : *Fiat lux!* – et la lumière fut. C'est un effet du signifiant qui est créationniste.

Entre les deux, inventer fait le pont. Si l'étymologie (*invenire*) oriente vers la découverte de quelque chose qui n'était que cachée (cf. la fête catholique de l'invention de la Sainte Croix qui commémore la découverte de la croix de la passion du Christ), son sens s'est déplacé vers la création car elle suppose, malgré ce, du nouveau. C'est même le sens actuel le plus répandu. La nouveauté peut se réduire à un arrangement nouveau de ce qui était auparavant dans un ordre ou une expression différente. Le bricolage cher à Lévi-Strauss en est le type même.

Jacques Alain Miller préfère le terme d'invention pour les productions psychotiques<sup>5</sup>. Il s'agit de ces constructions plus ou moins bricolées à partir des « trouvailles » que sont les suppléances.

Le premier Lacan, qui donne la priorité au symbolique sur l'imaginaire et le réel, ne peut qu'exclure la vraie création de la psychose. Dans le Livre III du *Séminaire*, il affirme que Schreber n'est pas poète<sup>6</sup>. Dans son dernier enseignement, du fait de l'homogénéisation des trois registres, il n'y a plus de raison de refuser à Joyce l'aptitude à créer<sup>7</sup>.

### *Notre thèse : contingence et nécessité*

Avec le dernier Lacan, tout un chacun, quelle que soit sa structure, est confronté à un trou. C'est la forclusion généralisée. Ce trou est éprouvé comme une perte dans l'imaginaire, une absence dans le symbolique. Il est lié à ce qui du réel est inaccessible, aussi bien à l'imaginaire qu'au symbolique : le sexe, la vie, la mort. Notons que le réel lui-même est plein, il n'y a de trou que par la morsure symbolique.

La création est *contingente* pour le névrotique, c'est pour lui une opportunité, car il possède une suppléance préalable, « prêt-à-porter » avec l'Œdipe et les discours structurés par le signifiant du Nom-du-Père.

En revanche, elle est absolument *nécessaire* pour le psychotique qui n'a pas le support des discours établis<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> FOUCAULT M., « Préface de Folie et déraison », *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.

<sup>2</sup> DERRIDA J., « Cogito et histoire de la folie », *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

<sup>3</sup> DUBUFFET J., *Prospectus et tous écrits suivants*, Tome I, Paris, Gallimard, 1968.

<sup>4</sup> HULAK F., *La lettre et l'œuvre dans la psychose*, Erès, 2006.

<sup>5</sup> MILLER J.-A., « L'invention psychotique », *Quarto*, n° 80-81.

<sup>6</sup> LACAN J., *le Séminaire*, livre III, Paris, Seuil, 1981, p. 91.

<sup>7</sup> LACAN J., *le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 125.

<sup>8</sup> LACAN J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 474.

## *Le péché originel du structuralisme*

Les structuralistes ont à juste titre révélé la fonction spécifique du langage pour l'animal humain sans se soucier de son origine et même, en refusant de le faire. Ainsi, pour eux, est vaine la querelle entre les créationnistes et les évolutionnistes.

Leur mérite est de reconnaître l'extériorité du langage par rapport à l'homme. L'enfant d'homme vient au monde dans un bain de langage qui le précède avant qu'il ne puisse s'y inscrire. C'est ce qu'exprime Heidegger lorsqu'il dit : « Le langage est la maison de l'être, dans son abri habite l'homme. »<sup>9</sup>

En effet, le langage n'est pas sécrété par le cerveau (c'est démontré expérimentalement), même s'il existe une aptitude particulière de l'organisme à s'en saisir, spécifique elle aussi à l'être humain. Lacan veut bien reconnaître dans le langage, avec Chomsky, un organe mais celui-ci est extérieur à l'homme<sup>10</sup>, hors corps : « C'est ainsi que le langage est considéré par Chomsky comme déterminé par un fait génétique. Bref, le langage est lui-même un organe [...] Il me paraît tout à fait saisissant que de ce langage, on puisse faire retour sur lui-même comme organe. Pour moi, en effet, à défaut d'admettre cette vérité principielle que le langage est lié à quelque chose qui dans le réel fait trou, il n'est pas seulement difficile mais impossible d'en considérer le maniement [...] C'est de cette fonction du trou que le langage opère sa prise sur le réel [...] Le langage mange le réel. » Le langage génétique, pour lui, existe, mais se réduit à un système de signes excluant le signifiant.

L'erreur des structuralistes est d'avoir abordé la question à partir des discours établis soit de l'*ordre* qu'introduit le symbolique, déterminant les structures dans leurs particularités : névrose, psychose, perversion. C'est privilégier ce nouage du symbolique et de l'imaginaire qui produit le sens mais exclut le réel. C'est ainsi que le premier Lacan, inspiré par Lévi-Strauss et Jacobson, donne la priorité au signifiant sur l'imaginaire et le réel. Nous venons de voir que cela réserve la création aux névrotiques.

Dans un deuxième temps, force lui est de reconnaître que « pas tout » est signifiant<sup>11</sup>, il y a un trou dans le savoir où se projette ce qui ne peut y être admis, ce qu'il nommera : objet *a*.

## *Une nouvelle approche du symbolique*

Avec la clinique borroméenne, le symbolique perd sa priorité. Les trois registres sont au départ équivalents et indépendants et il est nécessaire qu'un quatrième puisse les nouer pour obtenir la propriété borroméenne (le nœud de trèfle est un cas particulier).

De ce fait, les trois dimensions, symbolique, imaginaire et réel prennent un sens différent. Le symbolique, nous venons de le voir, se révèle être ce qui introduit le trou, en dérangeant dans l'organisme l'équilibre préalable. Il faut souligner là le caractère dérangeant, la fonction de *désordre* qu'introduit le symbolique par rapport à l'*ordre* qui présidait au premier usage du symbolique<sup>12</sup>.

L'imaginaire n'est plus le reflet spéculaire mais la consistance du corps vivant et jouissant.

Le réel est ce qui « ek-siste », c'est-à-dire se situe quelque part mais on ne sait pas où puisque l'on ne peut ni l'imaginer ni y mettre des mots. Il est lié à la jouissance, soit à une satisfaction insue du sujet.

<sup>9</sup> HEIDEGGER M., *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1957, p. 25.

<sup>10</sup> LACAN J., *le Séminaire*, livre XXIII, *op. cit.*, p. 31.

<sup>11</sup> LACAN J., *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 659.

<sup>12</sup> BASSOLS M., « L'inconscient, féminin, et la science », *Quarto*, n° 104, p.79.

Au symbolique fait d'une chaîne signifiante  $S_1-S_2... S_n$  et délivrant un sens, Lacan oppose le  $S_1$  tout seul<sup>13</sup>, le premier signifiant, mémorial de jouissance perdu dans la rencontre primordiale du signifiant et du vivant. Sous le sens et la recherche de la vérité, une seule boussole, le réel. En effet, sous l'ordre signifiant, sous le sens, court une jouissance hors sens, sous la répétition signifiante se situe l'itération de la jouissance. La répétition c'est l'impossible de l'identité identique, l'itération c'est l'éternel retour du même. Le « Un tout seul », ce sont les addictions qui le manifestent le plus dans la clinique : l'alcoolique boit toujours le même premier verre. Dans la psychose, et spécialement dans la schizophrénie, les itérations, les stéréotypies, les néologismes en témoignent. Dans les phénomènes élémentaires, ce qui est commémoré c'est cette rencontre première du réel.

Cela nécessite d'établir un autre niveau au dessous du langage que Lacan nomme « lalangue », en un seul mot, matérialité signifiante, le langage étant « une élucubration du savoir sur cette lalangue ». Les  $S_1$  relèvent de la lalangue. Le déroulement de la chaîne signifiante, avec ses formations de discours, relève du langage.

L'autiste, qui se défend de l'intrusion du langage qui pour lui fait traumatisme en se bouchant les oreilles, nous l'enseigne. Il y a un seul traumatisme, c'est celui de la lalangue, tous les autres en découlent.

Le psychotique, soumis à l'automatisme mental, nous illustre, lui, l'extranéité du langage dans laquelle l'être humain est contraint de s'inscrire. Nous sommes tous vis-à-vis du langage dans la position de celui qui a à apprendre une langue étrangère.

### *Le trou entre organe et savoir*

Les organes ne sont pas le corps. C'est l'imaginaire qui en donne l'unité apparente (stade du miroir) et le symbolique qui le structure en tant que corps. Les deux ne coïncident pas. L'organisme peut s'étendre au-delà du corps, j'en donne un exemple dans mon livre<sup>14</sup>.

Pour s'y retrouver, il est nécessaire, avec Freud, qui le dit expressément dès les premières lignes de son *Abriss*<sup>15</sup>, de reconnaître qu'il y a deux psychismes, l'un externe, le signifiant, qui correspond au *nous* grec, et l'autre, interne, soit le *mens* latin, correspondant à l'aptitude physiologique, organique, génétique du langage. D'une certaine manière, on pourrait grossièrement faire correspondre le psychisme interne à l'ordinateur et l'externe au logiciel.

Il en découle ce repère précieux fourni par Lacan dans une conférence à Lyon (inédiée) : « La coupure psychosomatique n'est pas entre psycho et somatique, elle est entre psychosomatique et savoir. Du côté psychosomatique nous mettons le *mens*, du côté savoir l'*épistémè*, le *nous* grec, entre les deux, c'est le trou. » La fausse querelle historique entre psychogenèse et organogenèse y trouve un éclairage.

### *Éthique et esthétique*

Il faut dissocier, dans l'abord des productions psychotiques, l'éthique de l'esthétique. Pour le psychotique, la suppléance est une nécessité, nous l'avons dit, une question de vie ou de mort. Si un psychotique est en vie, c'est qu'il a un minimum de nouage ou du moins se soutient de

<sup>13</sup> MILLER J.-A., « L'être et l'Un », cours 2010-2011, inédit.

<sup>15</sup> FREUD S., *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1946, p. 3 et 4.

<sup>14</sup> MENARD A., *Voyage aux pays des psychoses*, Champ social, Nîmes, 2008, p. 44.

l'espoir d'en trouver un. Les stéréotypies témoignent de cette quête comme la recherche vaine d'une unité dans le signe du miroir du schizophrène.

Il n'y a pas la même urgence pour le névrotique, qui peut se contenter de la pacification œdipienne.

La question du talent ou du génie, qui eux aussi sont contingents, vient après. C'est ce qui donnera son lustre ou non à l'invention. Il est vrai que l'invention est scientifique, mathématique ou artistique. Pensons à Cantor, à Rousseau ou à Joyce, sans oublier Hölderlin et Artaud. Pour nous psychiatres, psychanalystes, c'est la valeur du nouage à partir de la trouvaille qui pacifie le sujet et lui permet, par un néo-discours, de réintégrer la cité du discours.

### *Une clinique continuiste*

La distinction psychose, névrose, perversion perd ainsi beaucoup de son intérêt, même si elle conserve une pertinence dans sa valeur d'orientation, de repère pour déterminer la particularité du cas. N'oublions pas que le particulier relève de l'universel, alors que le singulier relève de l'unique. Le particulier est le morceau d'un tout. Les singuliers ajoutés les uns aux autres font série mais jamais un tout.

Certains névrotiques s'en sortent plus mal que certains psychotiques et leur production artistique est plus souvent marquée par un académisme, puisqu'ils sont soumis à la norme œdipienne. Il faut parfois une analyse poursuivie jusque au-delà de l'Œdipe pour leur permettre de trouver leur savoir y faire singulier dans la butée du hors sens. Leur art peut donc être bénéficiaire d'une cure analytique. Ils sont dès lors confrontés à la solitude de l'être humain, parlêtre, face au réel, qui s'impose d'emblée au psychotique. Pour ce dernier, l'analyse s'avère inutile ou parfois nuisible, c'est ce que Lacan dit pour Joyce. Inutile car il part de là où le névrotique arrive péniblement, dangereuse car elle peut défaire la suppléance. En revanche, ses œuvres sont marquées d'une plus grande originalité, d'un hors norme, c'est l'art brut. Cette opposition didactique est bien entendu à nuancer.

S'il est plus original, le nouage psychotique est souvent plus solide mais aussi plus rigide (j'évoque ici le cas de *Quatre hommes dans un bateau*), sauf si les suppléances, bien que précaires, sont multiples – c'est souvent le cas dans les psychoses ordinaires.

### *La lettre, l'écriture, l'objet*

Le névrosé doit découvrir les lettres de son destin, les lire sous le masque de l'enveloppe formelle du symptôme<sup>16</sup>. C'est ce que le psychotique rencontre d'emblée et ne peut que tenter d'en atténuer la jouissance intrusive dans une itération. Les griffonnages bien connus des hôpitaux psychiatriques sont le niveau zéro de ce processus dont l'écriture de Joyce démontre l'épanouissement possible.

Le névrosé va chercher l'objet dans l'Autre et par là, noue un lien social. Le psychotique, lui, l'a avec lui et devra l'habiller de semblant pour faire pont avec les autres et ébaucher un néo discours. Celui-ci se fera sur un mode métonymique ou néo métaphorique (cf. D.-P. SCHEBER).

Certes le talent, ou mieux encore le génie facilite cette reconnaissance par l'autre. Nous

<sup>16</sup> MILLER J.A., « Lire un symptôme », Présentation du Congrès de Tel-Aviv, juin 2012, à la fin du congrès de la NLS à Londres du 23 avril 2011.

rencontrons là la nécessité pour certains d'obtenir un accusé de réception qui authentifie le lien. Le transfert dans la psychose, c'est un nouage.

Ne généralisons pas, nous sommes dans une clinique du cas par cas. La véritable portée de l'œuvre n'est pas obligatoirement la reconnaissance par l'autre mais la mise en acte de la satisfaction autistique du sujet. L'indifférence, voire le rejet que nous opposent certains sujets lorsque nous apprécions leurs œuvres en témoigne. Cela nous indique d'écouter d'abord, se couler dans le discours du sujet, avant de parler nous-même.

### *L'interprétation borroméenne, lire le symptôme*<sup>17</sup>

« Comment l'écrivez-vous ? » voilà une interprétation borroméenne.

Lire le symptôme, c'est lire la marque de la rencontre matérielle du signifiant et du corps. Le sinthome est l'écriture de cette rencontre.

Le terme d'une analyse lacanienne y trouve sa certitude quand résonne et non pas raisonne dans le corps l'itération de ce trauma inaugural. Qui dit traumatisme dit déplaisir au niveau du conscient, mais nous avons à explorer au cas par cas la satisfaction insue, la jouissance inconsciente ainsi provoquée. Quoi qu'il en soit de l'affect attaché au traumatisme, il constitue une marque indélébile (la tache dans *Macbeth*). Ce  $S_1$  dérangeant sera le pivot à partir duquel s'organisera la vie psychique du sujet, que ce soit par un montage signifiant ou par un rapport singulier à l'objet.

23 novembre 2013

<sup>17</sup> DEFFIEUX J.-P., « L'interprétation borroméenne », *Quarto*, n° 104, p. 96.

## Le délire de Schreber, tentative de guérison pour Freud, solution élégante pour Lacan

Avec les « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », S. Freud aborde, dès 1911, une lecture analytique d'un cas de psychose paranoïaque à travers un écrit, *Mémoires d'un névropathe*, paru en 1903. L'auteur en est Daniel-Paul Schreber et son livre éveilla un grand intérêt chez les psychiatres.

Freud n'a jamais rencontré Schreber, il se réfère uniquement à son écrit.

Dans sa « Présentation » de la traduction des *Mémoires d'un névropathe*, en 1963, Lacan rappelle que le texte du Président D.-P. Schreber est un grand texte freudien, qui met en lumière la pertinence des catégories que Freud a forgées. Dans le commentaire qu'il en fait, dans « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », Freud, se laissant guider par la richesse du texte, y introduit le sujet comme tel, « ce qui veut dire ne pas jauger le fou en termes de déficit et de dissociations des fonctions. Alors que la simple lecture du texte montre avec évidence qu'il n'est rien de pareil en ce cas. »

« La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance », souligne J. Lacan dans le séminaire *Encore*, l'appareil n'est rien d'autre que le langage. Chez l'être parlant, la jouissance est appareillée par le langage.

Le problème, dans la psychose, n'est pas celui de la perte de la réalité, mais de ce qui s'y substitue et qui soit tel que le sujet puisse de nouveau y habiter. Le Président Schreber illustre, de façon magistrale, comment il est arrivé à « ré-habiter » la réalité.

### *Rappel de la maladie*

Schreber distingue deux épisodes dans sa maladie : le premier, à l'automne 1884, lorsqu'il était président du Tribunal de première instance à Chemnitz, à l'occasion d'une candidature au Reichstag. Le second, qui débute fin octobre 1893, à la suite d'un travail écrasant qu'il dut fournir en entrant dans ses fonctions de président de la Cour d'Appel de Dresde.

Chaque fois, ce fut à la suite d'un surmenage intellectuel.

Le premier épisode, qui dura environ quinze mois, nécessita l'hospitalisation de Schreber à la clinique Sonnenstein du Pr. Flechsig à Leipzig et fut qualifié par ce dernier d'accès d'hypocondrie grave. Schreber assure que cet épisode se déroula « sans que survienne aucun incident touchant à la sphère du surnaturel ».

Dans ses *Mémoires*, il regrette qu'on n'ait pas reconnu tout de suite en lui l'être d'esprit élevé qu'il était, « doué d'une intelligence et d'une perspicacité exceptionnelles »<sup>1</sup>

Il reprend ses fonctions de président du Tribunal de grande instance de Leipzig. Pendant huit ans, il vit heureux, comblé d'honneurs. Seule ombre au tableau, sa déception renouvelée de ne pouvoir être père.

En juin 1893, on annonce à Schreber – il a 51 ans –, sa prochaine nomination à la présidence de la Cour d'Appel du Land de Dresde, où il entre en fonction le 1<sup>er</sup> octobre de la même année. Entre ces deux dates, à plusieurs reprises, il rêve qu'il était à nouveau atteint de ses anciens troubles nerveux.

Puis survient, alors qu'il ne sait plus s'il dormait encore à moitié ou s'il était déjà réveillé, une sensation : « J'eus une sensation qui, à y repenser une fois éveillé, me troubla de la façon la plus étrange. C'était l'idée que tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que

<sup>1</sup> DANIEL-PAUL SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, Chapitre IV, p. 45.

d'être une femme en train de subir l'accouplement. Cette idée était si étrangère à toute ma nature que si elle m'était venue en pleine conscience, je l'aurais rejetée avec indignation, je peux le dire; après ce que j'ai vécu depuis, je ne peux écarter la possibilité que quelque influence extérieure ait joué pour m'imposer cette représentation.» Freud dit que dans cet état intermédiaire entre le sommeil et la veille, cette sensation qui le trouble de la façon la plus étrange concerne le corps; c'est un événement de corps, nous y reviendrons.

Le second épisode débuta fin octobre 1893 par une insomnie des plus pénibles. Au retour d'une consultation chez le P<sup>r</sup> Flechsig, il fait une halte chez sa mère, où il est pris de symptômes inquiétants, de tremblements, d'agitation et d'un état de confusion anxieuse, pendant lequel il tente de se suicider dans la nuit. Dès le lendemain, il retourne à la clinique de Flechsig, où son état empire.

Au début il exprime des idées hypocondriaques, se plaint de ramollissement du cerveau, dit qu'il va bientôt mourir, mais déjà des idées de persécution se mêlent au tableau clinique, basées sur des illusions sensorielles, qui, en liaison avec des troubles cœnesthésiques, en viennent à dominer toute sa manière de sentir et de penser. Des sensations morbides accaparent le malade, il se croit mort, décomposé, pense avoir la peste, suppose que son corps est l'objet de toutes sortes de répugnantes manipulations, et tout cela pour une cause sacrée. Il reste assis des heures entières complètement rigide et immobile, inaccessible à toute autre impression (stupeur hallucinatoire). Ces manifestations le tourmentent au point de lui faire souhaiter la mort, il fait plusieurs tentatives de suicide: se pendre avec un drap au chevet du lit, se noyer dans sa baignoire; il réclame le « cyanure de potassium qui [lui] est destiné ».

Les idées délirantes prennent un caractère mystique et religieux, il est en rapport direct avec Dieu, le diable se joue de lui, il voit des « apparitions miraculeuses », entend de la « sainte musique » et en vient enfin à « croire qu'il habite un autre monde ».

Par la suite, il ne cesse d'être agité, surtout la nuit, il adresse des grimaces au soleil, profère contre lui injures et menaces à haute voix, souvent presque en hurlant, en répétant un nombre incalculable de fois la même phrase. Il se répand en vociférations et tonne contre Flechsig qu'il appelle « assassin d'âmes », il l'appelle aussi « petit Flechsig » en accentuant fortement le premier des deux mots.

Alors apparaissent les premières collusions avec les forces surnaturelles. Il est la victime d'une annexion de nerfs, de la part de Flechsig, les « nerfs de la volupté ».

Le Docteur Weber souligne le tableau clinique de la paranoïa, la psychose envahit l'ensemble de la vie psychique du malade. Schreber construit un système délirant ingénieux, c'est le délire hallucinatoire, dont Freud souligne qu'il peut susciter vivement notre intérêt; d'autre part, sa personnalité s'est réédifiée, s'est reconstruite et il se montre à la hauteur des tâches de la vie, à part quelques troubles isolés.

### *1. La dissolution imaginaire, l'éclosion du délire de persécution*

J'emprunte une partie de mon titre à J. Lacan (*le Séminaire*, livre III, *les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, chap. VII). Les manifestations délirantes commencent avec le délire de persécution. L'auteur premier de toutes les persécutions est Flechsig, il le demeura durant tout le cours de la maladie. Flechsig aurait « assassiné l'âme » du malade, ou tenté de le faire, en raison d'événements qui se seraient passés entre des membres de la famille Flechsig et des membres de la famille Schreber.

Au début, Flechsig est une figure de persécuteur et Dieu est l'allié de Schreber. Puis il ne peut se défendre de l'idée que Dieu est aussi complice, sinon l'instigateur de toute l'intrigue tramée contre lui pour perpétrer sur lui le meurtre d'âme et « livrer [son] corps à l'encan comme celui d'une putain féminine, c'est une pensée qui ne s'imposa à [lui] que beaucoup plus tard

[...]» Il y a dans la construction du délire un système de «fractionnement d'âme» qui va prendre de plus en plus d'envergure. Il y aura le "Flehsig supérieur" et le "Flehsig moyen", plus tard l'âme de Von W..., infirmier en chef, se fractionne en quelque vingt à trente fractions d'âme, l'âme du D<sup>r</sup> Weber entre aussi en action (cf. les *Mémoires*).

Le fantasme de désir homosexuel, «aimer un homme», constitue le noyau du conflit dans la paranoïa de l'homme. Les formes connues de la paranoïa déclinent toutes cette proposition unique: «Moi (un homme), je l'aime (lui, un homme).» Le délire de persécution contredit la proposition en "Je ne l'aime pas, je le hais." En fait, ce n'est pas «je le hais» mais «il me hait», ce qui justifie alors la haine que je lui porte. Le sentiment interne devient la conséquence d'une perception extérieure, l'affect est transformé, ce qui devait être ressenti intérieurement comme de l'amour est perçu de l'extérieur comme de la haine.

«Quelque chose qui a été rejeté de l'intérieur reparaît à l'extérieur», note S. Freud, repris par Lacan<sup>2</sup>

Schreber distingue l'«âme de Flehsig», le Flehsig de la réalité du Flehsig de son délire, de son imaginaire délirant. Malgré son délire, il s'efforce de ne pas confondre le monde de l'inconscient avec le monde de la réalité. L'importance émotionnelle qui revenait à Flehsig est projetée dehors sous forme de pouvoir venant de l'extérieur, la qualité de l'émotion est changée en son contraire, celui qui fut aimé et vénéré est celui que l'on hait et craint à présent en tant que persécuteur.

## 2. Transformation de Schreber en femme,

idée délirante, clivage entre le monde de l'inconscient et le monde de la réalité.

Nulle part, à propos du "rêve" où il serait «beau d'être une femme subissant l'accouplement», Schreber n'indique que ce rêve est adressé à Flehsig. Il est soucieux de ne pas offenser le P<sup>r</sup> Flehsig. Mais cela est quand même dit: "Que ce complot ait été réellement mis à exécution, je n'ai là-dessus pas le plus faible doute, sous cette réserve que je ne me risque pas à affirmer que le professeur Flehsig y ait participé sous son apparence humaine." Il affirme que ce complot visait à le livrer à un homme de telle sorte que son âme lui soit abandonnée, cependant que son corps, changé en corps de femme, aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement "laissé en plan" c'est-à-dire abandonné à la putréfaction. Tout au long du délire Schrébérien, Lacan fait remarquer que cette menace d'être «laissé en plan», (*liegen gelassen*) ce «laisser gésir», (*liegen lassen*) revient comme un thème musical, comme le fil rouge qu'on retrouve dans le thème littéraire ou historique.

«Toutes les tentatives d'assassiner mon âme ou de m'émasculer dans des buts contraires à l'ordre de l'univers et plus tard celles de détruire ma raison ont échoué.» Schreber sort vainqueur d'un combat inégal entre un homme faible et Dieu lui-même. Il conclut que l'ordre de l'univers est de son côté.

Dans sa note n° 34, il annonce une possible solution du conflit: «Qu'une éviration ayant un tout autre but – en harmonie avec l'ordre de l'univers – soit du domaine du possible, qu'elle constitue même probablement la solution du conflit, c'est ce qui sera examiné plus en détail par la suite.» Cette note est capitale. Schreber annonce qu'il a trouvé la «solution», il va faire de l'éviration une possibilité, une nécessité en accord avec l'ordre de l'univers, c'est sa façon de savoir y faire avec la castration. L'éviration, tout comme ses tentatives de suicide, ne sont que des tentatives d'inscrire sur le corps la castration réelle.

<sup>2</sup> JACQUES LACAN; *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 90.

Comme il lui est impossible d'être une prostituée livrée à son médecin, il va être celui qui donnera à Dieu la volupté qu'il recherche. L'émasculatation n'est plus une honte, mais devient « conforme à l'ordre de l'univers » et prend place dans un grand ensemble cosmique permettant une création nouvelle de l'humanité après l'extinction de celle-ci, « une nouvelle race d'hommes, nés de l'esprit de Schreber ».

Le jugement qui rendit la liberté à Schreber, le 14 juillet 1902, contient le résumé de son système délirant dans le passage suivant : « Il se considérait comme appelé à faire le salut du monde et à lui rendre la félicité perdue. Mais il ne le pourrait qu'après avoir été transformé d'homme en femme. » Le tribunal reconnaît l'« intelligence » et la « logique formelle » chez le requérant.

Le paranoïaque rebâtit l'univers tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. S. Freud<sup>3</sup>. Le fantasme de désir féminin – le « pousse-à-la-femme » – se fait jour et devient acceptable, il n'est pas soumis à la culpabilité, la mégalomanie dédommage le moi, le conflit et la maladie peuvent prendre fin. Le sens de la réalité, qui s'est renforcé chez le patient, le contraint à ajourner le présent, à reporter dans un avenir lointain la réalisation asymptotique de son désir (sa transformation en femme subissant l'accouplement avec Dieu).

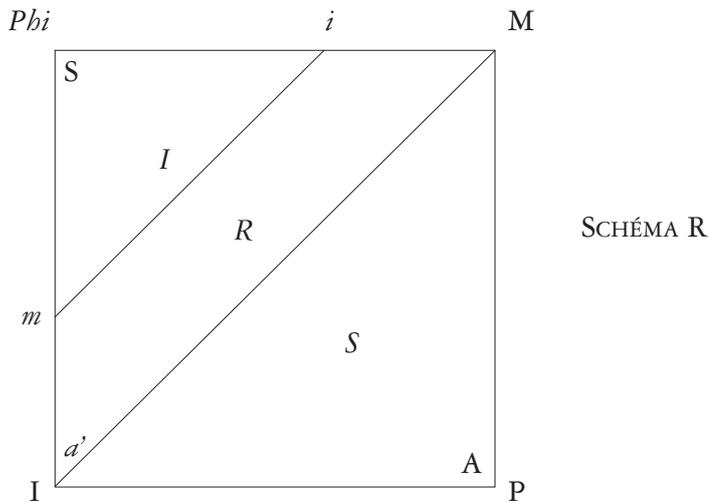
Le persécuteur se divise en deux personnes, Flechsig et Dieu, qui se clivent chacun en deux personnages. Une telle division est caractéristique de la paranoïa. La paranoïa divise tandis que l'hystérie condense. Tous ces clivages signifient la même chose, ce sont des dédoublements d'une seule et même relation importante. Cette division serait la réaction paranoïde à une identification antérieure entre deux personnes ou à leur appartenance à une même série. On peut donc mettre en série : Flechsig, Dieu, le père de Schreber, le frère de Schreber. (Après la mort prématurée de son père, son frère aîné aurait pris la place de celui-ci.)

### 3. Quelques repères théoriques

Dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », J. Lacan propose deux schémas, le schéma R et le schéma I, « R » de réalité et « I » de idéal. Le premier donne les éléments de la structure, le second indique le mode de stabilisation du psychotique.

Le schéma R concerne le premier statut du sujet, c'est le sujet avant qu'il ne parle, quand « ça parle de lui », le sujet « dans sa stupide et ineffable existence ». Là, tout s'origine dans le désir et dans la relation d'amour. Le sujet est en S, il est le phallus qui manque à la mère et la fait désirante. Sur le versant imaginaire, *phi* est la place que l'enfant est invité à occuper dans le désir maternel. Le désir du petit homme se trouve identifié au manque-à-être de la mère. C'est l'identification originaire. Le Père, l'Autre de la loi, a pour fonction de signifier ce complexe Mère-Phallus-Enfant, où Père et Mère ne sont engagés qu'en tant que signifiants. Le Père indique que la Mère est interdite. Quand le signifiant paternel, le Nom-du-Père, fait défaut, c'est la psychose. Aux trois premiers termes, Mère, Phallus, Père, un quatrième terme est nécessaire à la structure, I, c'est L'Idéal du moi, point où se stabilisera l'imaginaire de celui qui s'y laissera prendre, pour jouer le jeu d'une « existence exemplaire ».

<sup>3</sup> SIGMUND FREUD, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 315.



Dans le quaternaire *Phi-M-P-I*, la bande de la réalité (R) se trouve entre le symbolique (S) et l'imaginaire (I). Si le sujet passe par la fonction paternelle, par la métaphore paternelle, il reconnaît la castration, il accepte d'en savoir quelque chose. S'il ne passe pas par la fonction paternelle, il ne reconnaît pas la castration, le phallus reste « capitonné » au sujet, c'est la psychose.

Que devient le schéma R pour un sujet dont la structure est psychotique ? C'est ce qu'illustre le schéma suivant.

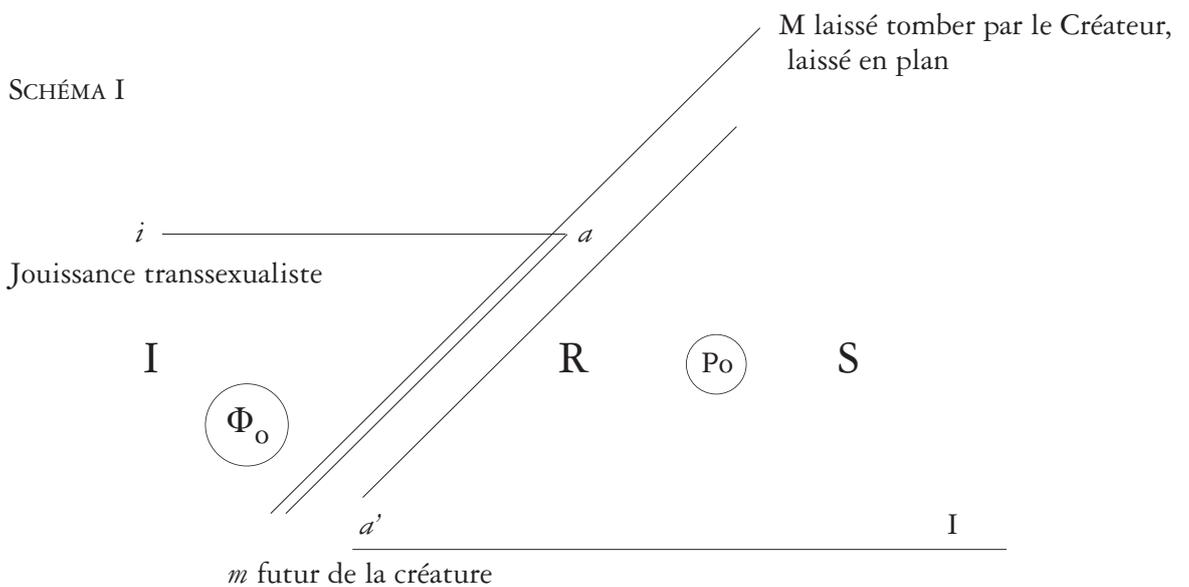
\*Le schéma R est une élaboration topologique, c'est un plan projectif. Il est intéressant d'y repérer l'objet *a* pour éclairer ce qu'il apporte sur le champ de la réalité. Il figure l'écran du fantasme.

*m-i-I-M-m*; c'est une bande de Moebius.

L'axe *i-m* est la relation narcissique, le moi et l'image spéculaire.

M: l'autre imaginaire.

I: idéal du moi (identification paternelle).



Dans le schéma I, la réalité n'est plus bordée par une ligne continue, l'espace est déformé, distordu, excentrique et fuit vers des identifications imaginaires multiples.

Le « meurtre d'âme » précipite Schreber dans un bouleversement de son monde. Tout file vers les agressions érotiques, c'est l'émasculatation qu'il doit subir, il est emporté dans une jouissance qu'il ne contrôle pas. C'est le chaos, la maladie, tout ce qui gravite autour de ce trou, de ce gouffre, «  $\Phi_0$  », est la conséquence de « l'appel vain fait, dans le symbolique, à la métaphore paternelle ».

Le déclenchement survient un mois après que Schreber ait été promu à une fonction juridique importante, président de la Cour d'Appel de Dresde, le sujet est alors interpellé dans ce qu'il est pour l'Autre. Mais quand il y a faille, faille dans cet appel à la fonction symbolique, c'est la forclusion du Nom-du-Père (Po), qui est la cause nécessaire au déclenchement de la psychose. Freud note qu'il faut aussi une « cause occasionnelle », elle est dans le rêve d'une part, « la vieille maladie est revenue [...] je vais revoir mon cher docteur Flechsig », elle est dans le fantasme d'autre part, « Qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement. »

« Au point où est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel, par la carence de l'effet métaphorique, provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique », précise Lacan dans son texte des *Écrits*.

La conséquence de ce défaut dans le symbolique (Po), c'est un trou dans l'imaginaire ( $\Phi_0$ ). Le rapport *Phi/S* a été ébranlé, un gouffre s'est ouvert, s'y précipitent les signifiants de l'hallucination dans une production de sens illimité. Il faut trouver une solution. Schreber s'engage dans une « lutte ». Au-delà des significations nombreuses et d'un poids irréductible, qui signent la période de maladie, le psychotique, par son travail délirant, tente de réparer le dommage subi par l'éclatement du monde. Il va essayer de trouver une solution qui lui permette de supporter la perte de la réalité et y substituer quelque chose qui fasse reconstruction pour habiter le monde.

Chez Schreber le délire évolue, la lecture des *Mémoires* illustre la « lutte », (c'est le terme utilisé par Lacan) qu'il mène pour réparer l'indignation éprouvée. Tel est le mouvement « asymptotique » du procès psychotique qui conduit le sujet vers la « solution élégante » ; c'est le passage de Flechsig, qui lui impose des tourments, vers un nouveau partenaire, Dieu. Il sera la femme de Dieu, la favorite de Dieu, et là trouvera un peu de paix.

Schreber, d'une position phallique où il est tombé, en M, *liegen gelassen (laissé en plan)*, nommé président de la Cour d'Appel, à devoir être le phallus, est voué à devenir femme, pas n'importe quelle femme, la femme de Dieu.

Au point I de l'Idéal, il sera à l'origine d'un nouvel ordre de l'univers. Renonçant à la jouissance narcissique de la première identification, il réalise une identification idéale, il est « sensuellement bienheureux ».

Être la femme de Dieu à l'origine d'une espèce nouvelle, telle est la métaphore délirante qui donne sa forme au délire de Schreber. Cette forme émerge, dans le réel, de tout ce qui n'a pas été symbolisé. Il ne sera pas père, mais toute l'humanité sera régénérée par lui.

En introduisant le terme de « métaphore délirante », cela ne nous surprend plus, J. Lacan a provoqué un effet de surprise chez ses lecteurs. Comment peut-il faire usage de cette expression, et plus particulièrement du terme de « métaphore », qui implique le principe même de la substitution comme loi du langage et de l'échange. La substitution, par définition, suppose qu'un deuxième signifiant puisse venir à la place d'un signifiant premier. Dans la psychose ce signifiant premier, signifiant fondateur, fait défaut. Y supplée l'émergence d'un signifiant original qui sert de point d'appui. Ce signifiant, loin d'être métaphorique, s'impose dans le registre du réel.

À aucun moment, Schreber ne se demande s'il se trompe, lorsqu'il se sent manipulé, lorsque le monde s'est transformé, lorsque tous les phénomènes élémentaires l'ont assailli. « C'est ainsi », il n'y a pas de doute possible, il ne peut y avoir que la certitude. Dans le délire, il n'est pas

question de réalité, il s'agit d'une certitude, d'une croyance inébranlable, alors que le délire change, varie jusqu'à fournir la vérité.

Le réel de la psychose, c'est le dire du psychotique plutôt que le contenu de son délire. Le témoignage de Schreber, ce sont ses *Mémoires*, il s'y engage comme sujet qui parle, de lui, de l'Autre, il dit ce qu'il entend, comment il l'entend, quelles sont ses réactions à tant de tumultes. Il le dit simplement, sans masque.

#### 4. À propos du fantasme

Comme le souligne Jacques-Alain Miller dans son cours du 24 novembre 1982, « Du symptôme au fantasme, et retour », à propos de la résistance, l'alibi phobique, l'alibi hystérique, l'alibi obsessionnel sont des ailleurs que le sujet névrotique se forge pour s'abriter du désir de l'Autre. Ces ailleurs, ce sont ses fantasmes (équivalence entre le jeu et le fantasme), le fantasme comme filet jeté sur la jouissance.

Revenons à Schreber. Le « fantasme » ne se stabilise qu'à la fin de ce que nous connaissons de son histoire. Il y a un va et vient de la jouissance, qu'il nous décrit dans ses termes propres. Tantôt elle l'envahit et tantôt elle se retire. Il le vit d'un côté dans la volupté, de l'autre dans la souffrance et dans le déchirement. J.-A. Miller parle du *fort-da* de sa jouissance.

Chez l'enfant, le jeu du *fort-da* est aussi le *fort-da* de sa jouissance, mais il le vit sur le versant de la maîtrise, tandis que Schreber le vit sur le versant du déchirement. Là où l'enfant joue, l'adulte fantasme. Chez le névrosé, le fantasme est un petit théâtre, connoté d'irréel. Chez le sujet psychotique, il y a aussi ce théâtre, il n'est pas connoté d'irréel mais de certitude.

Schreber, c'est la bobine du *fort-da* divin. Freud faisait remarquer que le système de Schreber était de la même dimension que sa théorie de la libido, il note une « frappante concordance » entre le délire et sa théorie sur les processus libidinaux. J.-A. Miller fait remarquer que nous pouvons dire que le système de Schreber est du même niveau que la théorie de l'objet *a*.

Ce Dieu auquel il offre sa jouissance, n'est pas un Autre du savoir. D'ailleurs, il ne connaît rien des vivants, il n'est intéressé que par les morts, il n'est pas du côté du savoir, un dieu qui sait tout. Le savoir c'est plutôt Schreber qui le détiendrait.

En construisant son délire, il construit une métaphore délirante qui a un effet de stabilisation à partir de son effet de signification identificatoire, qui vient se substituer à l'effet de la signification phallique, qui, dans le cas de la psychose, est manquant. L'effet de cette signification identificatoire, c'est Schreber habillé en femme et transformé en femme. Ce qui remplace l'identification que permet la signification phallique, c'est l'identification à La femme.

Dans cette perspective; le délire comme tentative de guérison, c'est le trajet par lequel le sujet finit par consentir à cet effet de signification. Le sujet reporte cet effet de signification à la place du Nom-du-Père, il fabrique un substitut du Nom-du-Père. Cette identification à La femme, identification substitutive, est un effet de signification.

« Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. C'est même là le sens de ce fantasme », suppose J. Lacan. Le terme de « solution » est à relever. Dans « L'étourdit », en 1972, Lacan forge le concept de «pousse-à-la-femme» pour définir cet effet de féminisation.

J.-A. Miller utilise la disjonction de la signification et du sens : « Cette opération de la métaphore délirante, si elle permet au sujet d'accéder à la signification de la castration par le biais de cette identification substitutive, ne lui permet en aucune façon d'accéder au sens de la castration. » La signification de la castration ne comporte pas le « il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est seulement le sens de la castration, comme mathème, qui amène à cette révélation vécue du non rapport sexuel (*cf.* le Graphe du désir). Cette signification de la castration fait substitution à

la signification phallique et permet aux trois registres, réel, symbolique et imaginaire, de tenir ensemble (*Le Séminaire*, Livre XXII, RSI, 1975).

La signification de la castration est du côté de l'impuissance, le sens de la castration est, par contre, du côté de l'impossible, et s'écrit « -  $\varphi$  », souligne J.-A. Miller.

### *Deux remarques pour terminer*

En 1992, dans « Petite introduction à l'au-delà de l'Œdipe », Jacques-Alain Miller souligne que la castration ne procède pas du Père mais du langage et qu'elle traduit, sous une forme dramatique, la perte de jouissance qui affecte le sujet en tant qu'il est sujet du langage. Il évoque un enseignement qui se situe « outre-Père ». Au meurtre du Père dans le mythe freudien, correspond la mort du sujet, le meurtre d'âme dans le délire. J.-A. Miller souligne qu'« il n'y a jamais meurtre de la jouissance. » Il pose la question : « La psychanalyse d'outre-Père est-elle déjà advenue ? » Il évoque l'analyse qui prend en compte le sujet dans son rapport à la jouissance, ce qui n'est pas sans évoquer ce qui différencie la psychothérapie de la psychanalyse.

Le point commun entre Schreber et l'Amée de la thèse de Jacques Lacan, c'est l'écriture. Il y a, de façon incontestable, une jouissance à l'œuvre dans les écrits de Schreber. Page après page, il construit une solution qui met en exergue sa créativité, faite de logique formelle, la Loi est de son côté. Lorsqu'on lit les *Mémoires d'un névropathe*, il n'y a aucune séparation ni connexion entre Schreber et son écrit. Il est le texte, il est le signifiant qui le représente. Telle est l'énigme de la position subjective du psychotique.

14 décembre 2013

### Repères bibliographiques

SIGMUND FREUD,  
« Perte de la réalité dans la névrose et la psychose »,  
*Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.

JACQUES LACAN,  
« D'une question préliminaire à tout traitement possible  
de la psychose » (décembre 1957 - janvier 1958),  
*Écrits*, Paris, Seuil.

« Présentation » de la traduction des *Mémoires  
d'un névropathe*, *Cahiers pour l'analyse*, n° 5,  
Paris, Seuil (1966).

« L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil.

JACQUES-ALAIN MILLER,  
« Du symptôme au fantasme, et retour » (1982-83)  
cours du 27 avril 1983 (inédit).

## Aimée : une rencontre

C'est la rencontre, dès son arrivée à l'hôpital Sainte-Anne en 1931, entre un jeune psychiatre, Jacques Lacan, et Marguerite Pantaine, épouse Anzieu, qui se trouve à l'origine de ce qui est pour nous aujourd'hui « Le cas Aimée ». Avec cette monographie, Jacques Lacan aborde les liens du délire et du passage à l'acte dans leurs rapports à la personnalité. Lacan évoque sa thèse comme « une approche de la machinerie du passage à l'acte »<sup>1</sup>.

Pourquoi Lacan a-t-il choisi Aimée et seulement ce cas là pour sa thèse, alors qu'il avait d'autres observations à sa disposition ? L'hypothèse de J.-A. Miller est qu'il s'agit, premièrement, d'une femme, mais surtout, *d'une femme qui écrit*.

Il y a chez elle – nous dit Lacan – « une échelle précieuse dans le choix des mots »<sup>2</sup> qui fait que par l'écrit, Aimée fait un effort de création articulé à un symptôme : « être une femme de lettre »<sup>3</sup>. Symptôme qui se dessinerait sans être abouti. Par ailleurs, Aimée est l'homonyme d'un personnage de l'un de ses premiers romans. Avec Aimée nous aborderons les difficultés concernant la féminité dans la psychose : l'amour, le désir, le rapport à l'enfant et la maternité.

Ce travail est en référence avec la thèse du D<sup>r</sup> Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, ainsi qu'avec le texte de Dominique Laurent paru dans *Ornicar ?* et le cours d'Esthela Solano-Suarez de novembre-décembre 2000.

### *Qui est Aimée ? L'histoire Familiale.*

Née en Dordogne de parents paysans, elle est la cinquième enfant d'une fratrie de sept. Quatre sœurs l'ont précédée : Marguerite, la fille aînée naît en 1885, Élise, en 1887, Maria, en 1888.

En 1890 Marguerite, alors âgée de cinq ans, brûle comme un torchon dans une robe d'organdi en s'étant approchée de trop près de la cheminée. Elle meurt des suites de ses brûlures en quelques jours. La famille insistera beaucoup sur « l'émotion violente »<sup>4</sup> qu'a subie la mère à ce moment là. Aussitôt après le décès, la mère à nouveau enceinte met au monde une petite fille mort-née en 1891.

Onze mois plus tard, le 4 juillet 1892, naît une deuxième Marguerite Pantaine.

Cinquième enfant de la fratrie, c'est Aimée qui porte le prénom, Marguerite, de la fille aînée morte tragiquement. Lacan souligne les circonstances de sa venue au monde, à savoir cette corrélation à *la mort d'enfant* (deux sœurs).

Trois frères viendront ensuite.

### *Ce que nous savons de la mère :*

Il s'agit d'une femme présentée par la famille comme illettrée, interprétative, ayant des relations très compliquées avec les voisins : « Elle éprouve le sentiment d'être épiée, écoutée par les voisins, crainte qui lui fait recommander la lecture à voix basse des missives qu'elle doit se faire lire puisqu'illettrée. »<sup>5</sup> Ainsi, pour cette mère, tout message est interprété comme menaçant, voire délirant. L'épisode de la vache nous en donne un aperçu. Une voisine lui aurait

<sup>1</sup> LACAN JACQUES, « De nos Antécédents », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 66.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> LACAN JACQUES, *De la psychose Paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Seuil, Le Champ freudien, 1975.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 221.

dit que sa vache malade ne guérirait pas. Cette parole a été interprétée par la mère d'Aimée comme étant « une menace magique », dit Lacan, comportant la volonté de nuire. Et lorsque la vache est morte, elle a soupçonné cette voisine d'avoir empoisonné sa vache.

Entre Aimée et sa mère il existe « un lien affectif très intense [qui] les unit [...] Aucune réaction n'est chez Aimée comparable en intensité à celle que déclenche l'évocation du chagrin actuel de sa mère [...] J'aurais dû rester auprès d'elle. »<sup>6</sup> On sait qu'à la suite des événements qui se sont produits pour Aimée, l'état psychique de la mère a empiré. Elle s'est enfermée dans un isolement farouche et là encore, elle impute à l'action hostile des voisins la responsabilité du drame vécu par sa fille.

Lacan note « la portée de la similitude du développement psychique entre mère et fille »<sup>7</sup>.

Quand au père, Lacan écrit : « C'est un homme dont l'autorité quelque peu tyrannique est en tout cas incontestée par la famille. » Seule Aimée, faisant exception dans la fratrie, pouvait s'opposer au père et se permettre des remarques, et conserver un lien exclusif et très intense dans le couple mère-enfant. C'était la seule à avoir cette place dans l'amour maternel : « être la fille préférée » dessine sa position fantasmatique à l'égard du désir de la mère. Cette position « d'exception » à l'intérieur de la fratrie est caractérisée aussi par l'attribut « être intelligente ».

Préférée de sa mère et intelligente, c'est ce par quoi elle avait un statut à part. La mère distinguait Aimée de ses autres filles en lui faisant des cadeaux comme porter du linge plus fin que celui de ses sœurs et il faut rappeler par ailleurs que cette mère illettrée, « très sensible à la menace des mots », appelait Aimée à la fonction *d'être celle qui lisait les lettres*. La lettre est un signifiant qui traverse toute l'histoire d'Aimée.

La lecture de la lettre a une fonction corrélée à être désignée par la mère sous toute une série de significations : – fille préférée – fille d'exception – fille qui a des privilèges – fille qui lit les lettres. Ces éléments fondamentaux font le rapport entre la mère et la fille et où Aimée, dans le désir de la mère, avait une position tout à fait singulière : celle d'être à part, hors série dans le désir maternel. C'est à cette place là qu'imaginativement s'inscrit pour sa position phallique d'« être ce qui manque à la mère ».

« Être ce qui manque à la mère », ça peut être savoir lire, mais aussi être celle qui remplace Marguerite, la fille aînée morte de ses brûlures, ou encore celle qui remplace l'enfant mort-née. Dans les deux cas, être à la place de l'enfant-mort, cette identification imaginaire va prendre toute sa valeur dans le développement du délire.

Lorsque Aimée s'entretient avec Lacan à propos de sa mère, elle dit : « Nous étions deux amies. » Elle ne l'évoque pas sans larmes, note Lacan, et jusqu'à la fin, Aimée va dire son grand regret d'avoir quitté sa mère, alors que par ailleurs elle peut parler de la séparation d'avec son enfant avec une indifférence absolue.

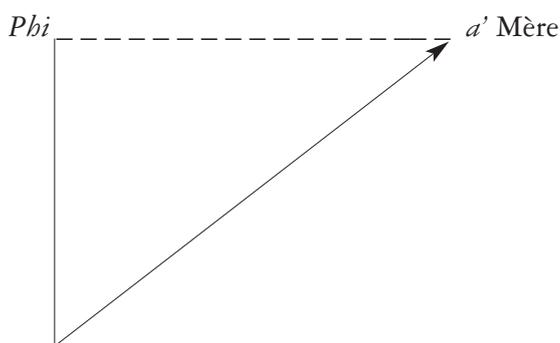
Si nous inscrivons, d'une part, la position d'Aimée dans le désir maternel sur l'axe imaginaire *a.....a'*, nous inscrivons : « nous étions deux amies. »

D'autre part, l'enfant Aimée est épinglée sous le trait signifiant de l'Idéal : « intelligente ». C'est par ce trait qu'elle va occuper cette place exclusive dans un rapport corrélatif essentiellement à la mère, d'être celle qui a rapport privilégié avec la lettre.

C'est donc dans cette position d'Idéal qu'Aimée va évoluer dans sa vie et va suivre l'orientation qui lui a été indiquée. Puisqu'elle est intelligente, elle sera désignée à être institutrice.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 220

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 221.



*a* Aimée désignée à cette place : signifiant « intelligente »

Première enfant de la famille à entrer à l'école primaire supérieure, tous la voient destinée à la carrière d'institutrice – l'institutrice, c'est celle qui apprend à lire et à écrire. Pourtant, malgré ses très bons résultats, à dix-sept ans, elle échoue de façon surprenante à ses examens et renonce à ses études. Elle étonne sa famille en prétendant « aspirer à des voies plus libres et plus élevées »<sup>8</sup>!

Lacan note que cette discontinuité dans le projet qui lui était assigné semble avoir été contemporaine du décès de sa première amie atteinte de tuberculose. Aimée est très affectée par ce deuil et Lacan considère que cette amie inspire l'héroïne féminine du premier roman écrit par Aimée, presque vingt ans plus tard. On peut supposer que la rencontre de la mort prématurée de cette amie l'a détournée de sa mère dans cette voie d'être institutrice, comme devait le devenir cette amie qui devait faire fonction de soutien imaginaire. La mort de l'amie fait coupure pour Aimée dans son adhésion à l'Idéal parental. Elle décide alors d'entrer dans l'administration des postes. Entre « être institutrice » et « être la demoiselle de la poste » il y a une continuité entre celle qui apprend à lire et à écrire et celle qui transmet les lettres : la postière.

Aimée prend donc ses fonctions dans une ville éloignée de sa région et elle sera hébergée chez sa sœur Élise qui, quand elle était petite, remplissait la fonction maternelle dans la mesure où, après Aimée, la mère a eu encore trois enfants, et que par ailleurs, nous avons vu que la mère était pour le moins perturbée. Élise quittera le foyer dès quatorze ans pour aller travailler chez un oncle qu'elle épousera par la suite. Cette sœur qui a joué un rôle important dans l'enfance d'Aimée va continuer à occuper une place importante dans sa vie.

Dans cette ville où Aimée vient travailler va se produire un événement important : elle va rencontrer son premier amour. Lacan décrit ainsi ce personnage : « Un Don Juan de petite ville, poète de chapelle régionaliste. Ce personnage séduit Aimée par les charmes maudits d'une allure romantique et d'une réputation scandaleuse. »<sup>9</sup> De rares rencontres aboutiront à la première relation sexuelle. Elle cède enfin mais pour apprendre aussitôt de son séducteur qu'elle n'a été que l'enjeu d'une gageure, néanmoins, cette aventure va décider de cet attachement d'Aimée pour trois ans. Elle entretiendra son rêve par une correspondance suivie avec le séducteur, unique objet de ses pensées, et cependant qu'elle ne reverra pas<sup>10</sup>. Le lien amoureux se nourrit exclusivement d'un rapport à l'écrit. Lacan parle même d'une « délectation sentimentale tout intériorisée » et note la disproportion qu'il y a entre l'« unique objet de ses pensées » pendant trois ans et la portée réelle de l'aventure ! Ce lien n'est pas du tout physique, il s'agit là d'une ardeur faite essentiellement de rêveries, où elle s'isole ; elle refusera durant cette période tout

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 222

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 225-232.

contact avec d'autres hommes, et ne confie à personne son attachement amoureux. Ce qui est intéressant, c'est de voir comment ce lien va brutalement se dissoudre : « Je suis passée brusquement de l'amour à la haine », dit-elle à Lacan. Et elle va désormais en parler en ces termes : « Triste individu – il peut crever, ne me parlez plus de ce maquereau et de ce malappris... » Vingt ans plus tard, quand elle en parle, la haine est toujours là et Lacan note le caractère érotomaniaque du lien avec cet « homme de lettre ».

Dans cette première rencontre avec l'autre sexe, y-a-t-il eu déclenchement du délire à bas bruit ?

Une nouvelle affectation professionnelle va s'assortir d'une nouvelle amitié avec une collègue de bureau, aristocrate issue d'une famille noble déchu socialement mais qui s'emploie à maintenir tout le petit monde des employés de poste « sous son prestige intellectuel et moral [...] Elle régente leurs opinions, gouverne leurs loisirs et ne néglige pas d'accroître son autorité par le rigorisme de ses attitudes ». C'était donc une fille admirée par tous et tout préparait Aimée à subir la séduction de ce personnage, d'après Lacan. C'est d'ailleurs par cette amie qu'Aimée entendra parler pour la première fois de l'actrice Huguette Duflos et de Sarah Bernhardt. Cette amitié féminine passionnée s'inscrit dans le même registre que celui du lien à la sœur Élise et de l'amie d'enfance décédée, sur l'axe imaginaire. C'est le rapport au moi Idéal qui soutient Aimée un certain temps. Cependant, après une série de rencontres ratées avec les hommes, elle décide de se marier. « Son amour propre la ramène à la réalité – écrit Lacan –, elle sent venu le moment où la vie lui commande un choix. » À sa famille qui lui déconseille le mariage : « Les soins du ménage ne sont pas pour toi... », elle objecte : « Si je ne le prends, une autre le prendra ! » Comment Aimée fait-elle le choix du mari ? C'est un collègue de bureau qui occupe une position hiérarchique plus élevée que la sienne. Elle n'a jamais dit avoir été amoureuse de son mari. Comme on peut s'y attendre, le mariage s'avère très rapidement problématique. La mésentente s'installe, les relations sexuelles avec son mari la laissent indifférente. L'amie qui lui servait de soutien a été mutée dans une autre ville. « Aimée s'isole dans le mutisme et s'enferme dans la lecture. » Le mari, interrogé par Lacan, note des comportements bizarres : « Elle avait des impulsions brusques à la marche, à la course, des rires immotivés et des phobies de la souillure qui la conduisait à des lavages interminables des mains. » C'est alors que se produit un événement décisif dans le développement la vie d'Aimée. Huit mois après le mariage, sa sœur aînée Élise vient habiter sous le toit conjugal.

Élise a vingt-sept ans, son mari vient de mourir à la guerre (celle de 1914), elle est sans enfant et ne pourra plus jamais en avoir ayant subi une hystérectomie. Elle apporte à Aimée « l'appui de son dévouement, de son expérience, des conseils de son autorité... et plus encore, un énorme besoin de compensation affective ». « L'intrusion de la sœur d'Aimée fut suivie de sa mainmise sur la direction pratique du ménage. » Aimée éprouve la situation comme une « humiliation morale ». « Cette humiliation s'objective dans la réprobation très réelle, que sa sœur lui impose sans cesse par ses actes, ses paroles et jusque dans ses attitudes. » Mais Aimée ne répond pas, elle reconnaît la valeur, les qualités, les vertus, les efforts de sa sœur. Elle est dominée par elle, qui représente l'image même de l'être qu'elle est impuissante à réaliser, à savoir : être une femme au foyer. Parfois, à son insu, éclate malgré tout un aveu : « Ma sœur était trop autoritaire. Elle a toujours été du côté de mon mari. » Et elle avouera même qu'elle n'a « jamais pu supporter » les droits pris par sa sœur dans l'éducation de son fils.

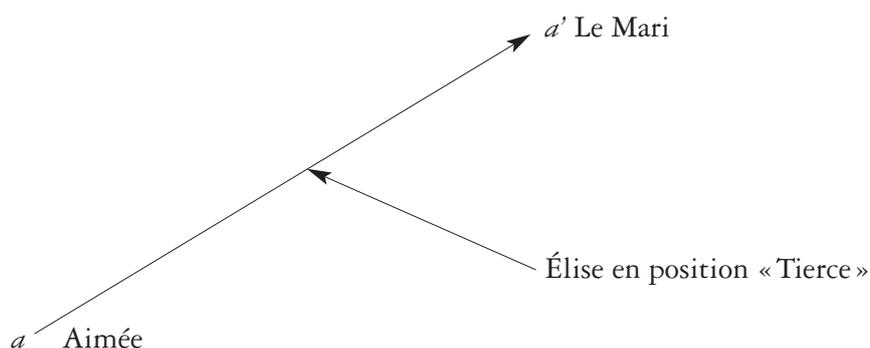
Comment Aimée va-t-elle répondre à la confrontation avec le signifiant « femme d'un homme » ?

La rencontre avec le poète avait produit chez Aimée l'isolement dans le rêve et le secours de l'écrit des lettres.

La rencontre avec le mari va la conduire à l'isolement dans la lecture.

L'intrusion de la sœur va la mettre dans une position d'exclusion radicale. Il y a là une confrontation insoutenable ! Aimée ne peut pas se reconnaître, au niveau symbolique, comme

étant « la femme d'un homme » de qui elle porterait le nom. Elle offre à sa sœur l'image d'une femme qui se chamaille sans cesse avec son mari comme avec un frère, sur l'axe imaginaire  $a \dots a'$ . L'intrusion de la sœur vient en position tierce s'introduire dans le couple imaginaire, Aimé-mari. Ce tiers va déstabiliser la relation imaginaire au point qu'Aimée se sent exclue de ce lien.



Elle va choir à la place de l'objet humilié et le couple de sa sœur et du mari devient hostile « Ils sont contre moi. » « Elle est toujours du côté du mari. » Aimée va se situer essentiellement sur l'axe imaginaire, chargé d'intentions agressives et malveillantes. Il n'y a pas de position autre que : c'est elle ou moi – c'est moi ou lui.

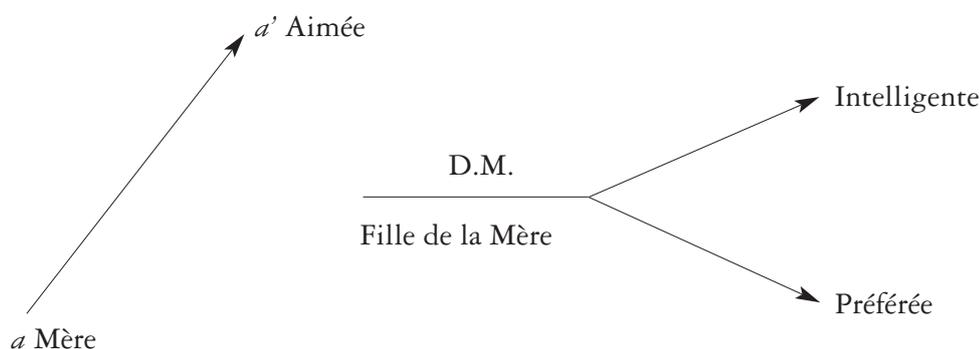
### *Le passage de la femme à la mère*

Cinq ans après le mariage, Aimée âgée de vingt-huit ans est enceinte. C'est là que Lacan localise le déclenchement proprement dit de la psychose.

La grossesse comporte un remaniement de la construction identitaire de l'image ainsi que l'émergence d'une nouvelle nomination provenant du symbolique : « être mère ».

L'accueil d'un enfant comporte pour une femme une mise à l'épreuve. Une mise à l'épreuve parce que ça l'oblige à faire face à une transmutation fondamentale de son être. Transmutation qui s'inscrit d'abord dans son corps. Il est nécessaire qu'elle puisse accepter ce que l'enfant introduit, ce signifiant « mère », et qu'elle se reconnaisse sous ce nouveau signifiant certes provenant du symbolique mais comportant aussi quelque chose de réel. Une grossesse et un accouchement ne peuvent jamais être totalement symbolisés. Il y a toujours une part qui échappe à l'imaginaire et au symbolique. C'est cette part dont les femmes témoignent sous la forme de ce « quelque chose d'incroyable, de merveilleux, d'innommable... » Dès que l'enfant apparaît comme étant un enfant incarné... avec tout ce que cela comporte, c'est-à-dire qu'il ne sera jamais conforme à ce qui était attendu, il ne se conformera pas à l'idéal. De toute façon, même si la métaphore de l'amour fonctionne, il y aura toujours un moment de passage où la mère se confronte à quelque chose de l'ordre d'une certaine étrangeté à l'égard de cet être qui provient de son corps, qui est à elle et en même temps qui est profondément séparé d'elle.

Quelque chose présentifiant en même temps le plus intime et le plus étranger. Il y a là quelque chose de l'extimité de la naissance et ce moment de traversée peut s'accompagner de ce qu'on appelle la dépression puerpérale. Si ce passage n'est pas soutenu par une armature symbolique, le moment de joie vire à la catastrophe et ça été le cas pour Aimée.



Nous avons vu que dans le désir de la mère, Aimée se soutient sous ce double versant imaginaire : intelligente et préférée. Cette identification exclusive d'« être la fille de sa mère » la met dans l'embarras dès lors qu'elle a à répondre en tant que femme. Nous avons vu qu'elle va trouver une parade pour répondre en tant que femme : dans la rêverie, dans l'écriture des lettres et dans la lecture. Répondre à sa position en tant que femme ne va pas la précipiter vers le déclenchement de sa psychose. Ce qui la précipite de façon incontournable, c'est lorsqu'elle doit répondre non pas de sa position de « fille de sa mère » mais en tant que *mère d'un enfant*, qui est une nouvelle position féminine.

On ne sait pas comment Aimée a su qu'elle attendait un enfant, mais ce que l'observation du cas fait valoir, c'est que c'est au moment de cette première grossesse que se déclenchent des troubles délirants. À partir de là, on sait que pour Aimée « ça parle d'elle ».

Au niveau de la réalité, tout se met à vaciller, au bureau, à la maison, dans la rue, les passants lui font signe et chuchotent à son propos, elle reconnaît dans les journaux des allusions qui dévoilent sa vie privée... Tout à coup, ce familier envahit ses pensées. Toutes les significations la concernent. D'abord énigmatiques, ces significations s'accompagnent d'un corrélat de certitude : « On veut la mort de mon enfant. » C'est le noyau incandescent du délire qui indique clairement qu'il y a rupture au joint le plus intime de son rapport à la signification.

À partir de là, il y a comme une coupure radicale dans la vie d'Aimée. Dès ce moment, il y a des passages à l'acte. Par exemple, elle se lève la nuit pour jeter un verre d'eau à la tête de son mari, une autre fois ce sera le fer à repasser... Elle va crever à coups de couteau les pneus du vélo d'un collègue. La jalousie à l'égard de son mari donne lieu maintenant à des accusations précises et délirantes. Tout bascule donc.

Il est à noter que dans ce même temps où tout est en train de basculer, Aimée est passionnée par la confection du trousseau de son enfant. On la voit tricoter, broder, préparer joyeusement la venue de l'enfant alors que par ailleurs, la certitude de menace de mort sur l'enfant est la seule signification sous laquelle elle peut parler, identifier cet enfant en tant que l'enfant-mort.

Aimée met au monde un enfant mort-né. C'est une petite fille.

Cette rencontre malheureuse entre le terme « *enfant* » et le terme « *enfant-mort* » n'est pas sans faire écho de façon singulière à sa propre venue au monde, scandée par la mort d'un enfant mort-né et celle de la sœur aînée dont elle porte le prénom.

Cependant le délire est bien engagé, dès avant la naissance de l'enfant. La mort de cet enfant vérifie dans la réalité la certitude délirante « On veut la mort de mon enfant. »

La première persécutrice désignée comme responsable de cette mort sera celle qui fut sa meilleure amie et dont l'appel téléphonique peu après l'accouchement va la désigner comme étant la persécutrice. Cette « transposition » de la haine « permet l'accomplissement d'un vecteur centrifuge de la haine »<sup>11</sup> vers un objet de plus en plus lointain, inatteignable, parce qu'en vérité,

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 234.

l'objet le plus proche : c'est la sœur Élise. Lacan note « un rapport plus profond entre la personne de la persécutrice et le conflit moral secret où vit Aimée depuis de longues années. La personne ainsi désignée a été pour Aimée la plus chère et la dominatrice qu'on envie. Elle apparaît comme un substitut de la sœur elle-même [...] Ce qui guidera le choix de ses objets persécuteurs, ce sera toujours la conjugaison de coïncidences fortuites (comme l'appel téléphonique) et d'analogies profondes (une figure d'idéal) »<sup>12</sup>.

Un an plus tard, Aimée est à nouveau enceinte. Là encore, la maternité s'accompagne de phénomènes et de thèmes analogues à ceux de la première grossesse.

Les deux romans qu'elle écrit sont dédiés et envoyés au Prince de Galle ! Lacan situe ce personnage sous les traits d'une érotomanie, tout comme avec le poète, son premier amour, relation marquée par un attachement platonique ainsi que par l'écrit de lettres. Le lien amoureux se nourrit exclusivement d'un rapport à l'écrit.

Cet effort désespéré de création signifiante vient pour parer à la jouissance mortifère qui menace son enfant, et l'on peut s'interroger sur le « ON » qui veut la mort de son enfant. N'est ce pas Aimée elle-même ? Cette menace insupportable va précipiter Aimée vers le passage à l'acte.

Un mois avant l'agression, elle achète un couteau, recherche l'adresse de l'actrice dans le bottin. Brusquement il y a urgence, la précipitation de l'acte montre un sujet coupé de ses pensées. Une heure avant, Aimée s'apprête à se rendre auprès de son fils. Elle ne sait pas encore qu'elle va retrouver l'actrice.

Voici le compte rendu de l'agression dans la gazette de ce jour là :

« Le 10 avril 1931, à huit heures du soir, M<sup>me</sup> Huguette Duflos, une des actrices appréciées du public parisien arrivait au théâtre où elle jouait ce soir là. Elle fut abordée au seuil de l'entrée des artistes par une inconnue qui lui posa cette question : « Êtes-vous bien H. Duflos ? » [...] Rien dans le ton de la question n'éveilla la méfiance de l'actrice, habituée aux hommages du public. Elle répond affirmativement et veut en finir. C'est alors que l'inconnue sortit vivement de son sac un couteau tout ouvert et, le regard chargé des feux de la haine, leva son bras contre elle. Pour parer le coup, l'actrice saisit la lame à pleine main et s'y sectionna deux tendons fléchisseurs des doigts. Déjà [...] les assistants avaient maîtrisé l'auteur de l'agression.

Aimée refusera d'expliquer son acte, sinon devant le commissaire à qui elle expliquera que 'depuis de nombreuses années, l'actrice fait contre elle du scandale', elle la nargue, et la menace. Elle associe à ces persécutions un académicien, homme de lettres célèbre, P. Benoit. Celui-ci dévoilerait la vie privée du sujet dans de nombreux passages de ses livres... Aimée avait l'intention d'avoir une explication avec l'actrice. Elle l'a attaquée parce qu'elle l'a vu fuir. Si on ne l'eut arrêtée, elle aurait frappée l'actrice une deuxième fois. Devant l'incohérence des propos tenus par Aimée, l'actrice ne portera pas plainte. Conduite au dépôt, puis à Saint-Lazare, Aimée séjournera deux mois en prison et au mois de juin 1931, elle est internée à la clinique de l'asile Sainte-Anne. »

Ce sont là les faits cliniques qui vont atteler J. Lacan, alors jeune psychiatre, à « l'étude de la machinerie du passage à l'acte d'Aimée » cette rencontre sera pour lui fondamentale, l'étude de ce cas de paranoïa mènera le jeune psychiatre au seuil de la psychanalyse en 1931.

Après l'agression, elle soutiendra ses assertions délirantes... mais vingt jours plus tard, « elle se met à sangloter et à dire à ses compagnes de détentions que l'actrice ne lui voulait rien... qu'elle n'aurait pas dû lui faire peur... »

Un mois après l'agression, elle est internée à Sainte-Anne.

Dès son admission, Lacan constate que les thèmes délirants sont complètement réduits. « Comment ai-je pu croire cela ? » lui dira-t-elle.

Devant plusieurs experts, Lacan soutiendra qu'Aimée est guérie.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 233.

Par le coup qui la rend coupable devant la loi, Aimée se frappe elle-même à travers l'actrice qui représente son idéal incarné. Le coup porté à l'actrice lui revient.

Quand elle le comprend, « elle éprouve alors la satisfaction du désir accompli ». Et c'est à partir de là que Lacan élabore sa théorie de l'autopunition, qui rend compte de la disparition du délire.

Après le passage à l'acte, la vie d'Aimée s'est déroulée sans connaître de débordement particulier.

Encouragée par Lacan, elle poursuivra son activité de création, Lacan lit les romans d'Aimée, les publie en partie dans sa thèse... Il est devenu lieu d'adresse et d'une certaine manière, son éditeur. Par le biais de Lacan, elle se retrouve « célèbre » sous le prénom Aimée, de l'héroïne de son premier roman.

18 janvier 2014

#### Textes de références :

JACQUES LACAN, *De la psychose Paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, suivi de, *Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Seuil, col. Le Champ Freudien, 1975.

JACQUES LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 531-583.

JACQUES LACAN, *Le Séminaire*, Livre III, *les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

DOMINIQUE LAURENT, *Ornicar ?*, n° 50.

ESTHELA SOLANO, Cours du Département de psychanalyse, Université de Paris VIII, novembre-décembre 2000.

## Les refus du sujet

Dans notre champ de la psychanalyse nous connaissons depuis Freud l'importance de certaines modalités de récusations par le sujet, importance pour l'économie – au sens freudien du terme – subjective. Il y a le rejet, *Verwerfung*, dont Lacan a fait la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, référée à la psychose; le déni ou désaveu, *Verleugnung*, référé à la perversion, et le refoulement, *Verdrängung*, référé à la névrose.

Mais aujourd'hui je vais m'intéresser à une autre modalité de refus, modalité première par laquelle le sujet commence à se structurer à partir d'un « refus primordial », position première qui n'est pas sans conséquence sur le choix de la structure.

Chez Freud, nous trouvons la démonstration de cette position première dès ses premiers écrits – *l'Esquisse pour une psychologie* (1895) –, en 1915 lors de l'introduction de la théorie des pulsions et dans de nombreux autres textes. Freud en fait une reprise dans son texte de 1925 intitulé « La dénégation » ou « La négation » selon les traductions.

Lacan le reprend dans de nombreuses occurrences et en particulier dans son *Séminaire VI, Le désir et son interprétation* récemment publié: « La *Verneinung* (donc, la négation)... Freud en fait le ressort, la met à la racine même, de la phase la plus primitive dans laquelle le sujet se constitue comme tel, et se constitue spécialement comme inconscient », et plus loin « ce qui inaugure le signifiant [...] »<sup>1</sup>.

Dans cette phrase, je propose de traduire *Verneinung* par négation – et non dénégation – du fait que sur plusieurs pages c'est de la négation dont traite Lacan, la négation dans son rapport au sujet, au signifiant. La négation, donc, est posée là comme constitutive du sujet en tant que s'installe le signifiant dit primordial.

\*

Pourquoi s'intéresser à la négation dans le cadre d'une année intitulée « Tout le monde est fou »? « Tout le monde », évidemment, fonctionne avec la négation sur des modes multiples et sophistiqués. Cependant, dans le texte de Freud sur « *La négation* », une phrase évoque comme héritage de cette position de refus primordial « le plaisir généralisé de la négation » et « le négativisme de tant de psychotiques »<sup>2</sup>.

Considérons d'abord la première partie, le « plaisir généralisé de la négation », ou si ce n'est le plaisir, du moins ce qui peut être évité de déplaisir par le truchement de la négation. Au-delà de la propension bien partagée à polémiquer, contredire, critiquer, ou encore dire que non à l'autre, désigner son erreur, sa faute, son ignorance, etc., voyons comment la négation permet au sujet de se soutenir.

Suivant Freud il y a, bien sûr, la « dénégation » proprement dite qui permet à la personne d'énoncer sans excès de déplaisir l'existence d'un contenu, refoulé, sous la condition de le nier: « dans ce rêve, ma mère, ce *n'est pas* (souligné dans le texte français) elle »<sup>3</sup>.

Il y a le jeune enfant qui marque sa position par un dire que « non » à la friandise qu'il aime et qu'on lui offre, puis qui consent à tendre la main et la manger. Par ce « non » l'enfant se pose comme sujet séparé de l'(A)autre – pensons au schéma aliénation/séparation –, dégagé d'une fusion qui serait de l'ordre d'un consentement sans limite. Ce qui lui permet de dire ou de faire signe que « oui ». Plus précisément, ce que montre Lacan, ce « oui » qui arrive après le « non », n'est pas un consentement simple. Ce « oui » est structuré d'une façon déjà sophistiquée, dialectisée, puisqu'il s'agit d'une double négation. L'enfant qui tend la main dit que « non » au « non » précédent par lequel il s'est positionné comme sujet; évidemment sans le dire et même

<sup>1</sup> LACAN JACQUES, *Séminaire VI, Le désir et son interprétation*, séance du 10 décembre 58, p. 103.

<sup>3</sup> FREUD SIGMUND, « La négation » (1925), dans *Résultats, idées, problèmes II*, p. 135.

<sup>2</sup> FREUD SIGMUND, « La négation » (1925), dans *Résultats, idées, problèmes II*, p. 139.

sans le savoir, il s'agit d'une opération logique propre à la structure signifiante : le « oui » dialectisé inclut le « non ».

Opération logique et non chronologique puisque ce n'est pas le propre d'un âge enfantin que d'user de la négation pour poser le sujet dans l'énoncé. La séquence précédente ne manque pas, largement sorti de l'enfance. Par ailleurs, Lacan le souligne à propos du « ne » explétif, par exemple dans l'expression : « je crains qu'il ne vienne ». Dans l'énoncé surgit, par un petit mot que les logiciens considèrent comme inutile, la marque du sujet. Sa marque pure, peut-on dire, puisque ça ne signifie pas plus d'un point de vue strict du sens du message que « je crains qu'il vienne ».

D'une façon beaucoup plus banale, dans les conversations spontanées, il ne manque pas de ces débuts de phrases qui commencent par « je ne sais pas » ou par un « non », suivis d'un « mais », et qui introduisent ce qu'une personne sait, ce qu'elle affirme, ce qu'elle veut énoncer.

La logique classique considère ces négations comme inadéquates et superflues. Avec Freud et Lacan, nous les considérons comme un lieu où le sujet de l'énonciation vient à être posé dans un énoncé pour que la personne puisse être en position de consentir à dire, comme une marque du sujet qui dévoile que l'opération logique d'une séparation est toujours présente et efficace. Les processus dits primordiaux restent présents et nécessairement sous-jacents à la complexité qui se met en place dans la langue pour affirmer et nier dans un registre dialectisé.

De même, nombre de séances d'analyse commencent par « je ne sais pas quoi dire » ou « je n'ai rien à dire aujourd'hui », suivi d'un dire ; plus rare une personne qui après un instant de silence, entame régulièrement la première phrase par un « oui ». Dans les deux cas, nous y entendons la scansion nécessaire à ce qu'un dire se produise. On y entend aussi que le sujet de l'énonciation est présentifié dans l'énoncé et, on l'espère, que la personne passe du discours courant à un dire qui s'entend d'un autre registre.

\*

Après avoir souligné la connivence entre la négation et la présence du sujet, considérons maintenant la deuxième partie dans la phrase de Freud : « le plaisir généralisé de la négation, *le négativisme de tant de psychotiques* ».

Dans son texte Freud pose la question suivante : d'où s'origine la faculté de jugement qui permet l'affirmation (*Bejahung*) ou la négation (*Verneinung*) ? Il rapporte cette faculté à la « langue (*Sprache*) des plus anciennes motions pulsionnelles orales (*Triebregungen* et non corporelles selon la traduction française citée) : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher ». Repris en d'autres termes, il s'agit respectivement d'incorporation, d'introjection, d'inclusion dans le *Ich*, ou au contraire d'expulser hors de soi, de jeter (*Werfen*) hors de soi, tous processus qui répondent originellement au principe de plaisir. Notons au passage qu'il n'y a pas que par la bouche que fonctionne l'incorporation ou l'expulsion, soit ce qui est soumis à la logique de l'oralité. L'ensemble du corps in-corpore ou expulse. Ce qui passe par la vue s'incorpore aussi ; par la peau ou toute autre sensation aussi bien. Et Lacan dira de la voix, de la langue – ça s'incorpore ; et en retour, par un effet de boucle, la langue vient donner au corps sa découpe symbolique.

« Ce qui inaugure le signifiant », pour reprendre la phrase de Lacan citée en début, ce n'est pas le refus seul qui fait coupure, c'est la mise en jeu de la scansion, du battement entre consentir et refuser – en langue de Freud, plus généralement : affirmer et nier.

Cependant, il est important de souligner le rôle structurant de la position de refus, du fait que le consentement soit souvent ce qui est considéré comme seule position permettant au sujet de se construire. Ceci différencie fondamentalement la psychanalyse d'un positivisme comportementaliste qui considère le sujet comme susceptible d'être simplement conditionné.

\*

Dans une approche clinique, il est intéressant de voir comment Lacan utilise cette référence freudienne en 1954. Il reprend le cas de psychose infantile du petit Dick tel que transmis par Mélanie Klein à propos du traitement de l'enfant. Lacan emploie le terme d'« équation symbolique » qui, en principe, devrait surgir « d'un mécanisme alternatif d'expulsion et d'introjection, de projection et d'absorption »<sup>4</sup>. Cette équation symbolique – aussi au sens mathématique –, cette scansion refus/consentement ne concerne pas que le jugement d'attribution que mentionne Freud : le manger ou le cracher selon que cela est bon ou mauvais. Lacan l'applique aussi à l'existence, ce qu'il appelle à cette époque la formation de l'*ego*. L'existence de soi comme séparé de l'autre, du corps de la mère comme objet, de la variété des objets extérieurs, cela nécessite un premier « ce n'est pas moi », qui évidemment ne se dit pas comme tel, une séparation première permettant, par exemple, l'appel qui constitue en quelque sorte un premier « oui ».

Lacan note que « l'appel dans le champ de la parole [...] c'est la possibilité du refus »<sup>5</sup>. Il relève à plusieurs reprises ce qui manque d'appel pour Dick du fait que l'équation symbolique séparatrice soit défailante. « Pour Dick nous voyons bien qu'il y a ébauche [...] du monde extérieur. Nous l'avons là prête à affleurer, mais elle n'est que préparée. »<sup>6</sup>

Ceci ne signifie pas pour autant que tout s'arrête, que rien ne puisse plus se passer, pour cet enfant de quatre ans en particulier, que l'on voit évoluer dans la cure avec Mélanie Klein. La mise en place de la structure subjective continue son évolution, mais avec la réalisation non aboutie d'une équation primordiale, de cette scansion première qui inaugure la coupure du signifiant. Lacan le dit dans ces termes : il s'agit d'un « sujet qui dispose de tous les éléments de langage, et qui a la possibilité de faire un certain nombre de déplacements imaginaires », mais « les choses ne sont pas venues dans un certain ordre. La figure dans son ensemble est dérangée »<sup>7</sup>. Si nous voulions reporter cela à la clinique borroméenne du nœud, nous dirions qu'il y a de l'imaginaire, du symbolique et du réel, mais qu'ils sont en continuité, non séparés, donc avec une contamination notable du réel.

Et précisément pour ce cas, Lacan relève le terme de « négativisme » : « c'est d'une façon proprement négativiste qu'il se sert du langage »<sup>8</sup>. Dick montre être capable de reproduire des mots d'une façon correcte, alors qu'il le fait avec Mélanie Klein d'une façon « inintelligible, déformée, qui ne peut servir à rien ».

Ce que d'autres mettraient sur le compte d'un déficit, d'une incapacité, est mis par Mélanie Klein, et à sa suite Lacan, sur le compte d'un refus particulier, au sens que ce n'est pas un refus qui opère à la bonne place dans la structure. Faute que l'opération primordiale se réalise au temps logique qui inscrit le sujet dans le symbolique, c'est dans le réel que le sujet, pour exister, va installer une coupure, un barrage, une protection, pour éviter d'être noyé dans le monde, dans l'Autre, et aussi débordé par sa propre jouissance. Dans le cas de Dick, et des autistes le plus souvent, c'est par une posture d'absence subjective, un « faire que non » dans le réel, qui ne trouve pas même à se constituer en défense imaginarisée. Quelquefois – nous avons le témoignage de certains autistes – un bricolage peut permettre de faire rempart, de se constituer ce que Lacan appelle un *ego* et de là, établir à la fois un rapport à l'autre, aux objets et un relatif encadrement de la jouissance.

Encore un exemple à propos du négativisme, un exemple évoqué par Lacan : l'ironie du schizophrène. Répondant à des étudiants en philosophie : « quand vous aurez la pratique du schizophrène, vous saurez l'ironie qui l'arme, portant à la racine de toute relation sociale »<sup>9</sup>.

<sup>4</sup> LACAN JACQUES, *le Séminaire*, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, séance du 24 février 54, p. 96.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 102.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 102.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 98.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 97.

<sup>9</sup> LACAN JACQUES, *Réponse à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse*, 19 février 1966.

Miller, qui reprend cela sous le titre de *Clinique ironique*, y rajoute le qualificatif « infernal » : « « l'ironie infernale du schizophrène », cette arme qui, à la différence de l'humour « va contre l'Autre »<sup>10</sup> – l'Autre de la langue qui soutient tous discours et toutes choses du monde, soi-même y inclus –, négative l'Autre pour que le sujet puisse se soutenir d'un *Ego*. L'ironie « est la forme comique que prend le savoir que l'Autre ne sait pas, c'est-à-dire, comme Autre du savoir, n'est rien ». La dérision, le cynisme peuvent aussi occuper cette fonction. Annulation donc, tentative de néantisation qui permet d'installer une coupure réelle faute de division subjective.

Certes, l'ironie n'est pas un privilège du schizophrène mais, dit Lacan, dans « la névrose pourtant l'ironie manque à sa fonction », elle ne permet pas au sujet de faire l'économie de sa division, si ce n'est dans l'imaginaire et d'une façon éphémère.

Et notons l'humour de Lacan qui propose de « rétablir dans ses droits l'ironie » avec la psychanalyse. Ceci dans un sens particulier, celui d'en venir à reconnaître en fin de parcours analytique que le sens est trompeur, que la vérité peut être menteuse, que le supposé savoir n'offre pas de garantie. D'où, pour Miller, une clinique ironique fondée « sur l'inexistence de l'Autre comme défense contre le réel » : posture du psychanalyste qui n'empêche pas de laisser s'installer, en particulier en début de cure, le malentendu d'un savoir supposé dans le respect de la singularité d'un sujet.

\*

Pour conclure, soulignons que le modèle binaire, démontré par Freud dans son texte « La négation », est simple, à visée démonstrative centrée sur la négation. Dans un autre temps de positionnement du sujet, Freud avance la scansion du *fort-da* qui répète « l'équation symbolique » précoce, cette fois chez un jeune enfant qui parle et accompagne ainsi le mouvement donné à la bobine. Il faudrait complexifier et y ajouter, mais c'est une autre démonstration, comment le rapport à l'objet de satisfaction de la pulsion entraîne une insatisfaction : l'objet ne peut être saisi dans son entier. Que donc le refus s'exerce aussi vis-à-vis d'une part de sa propre satisfaction. L'exigence pulsionnelle est totalitaire et ravageante pour le sujet si celui-ci ne peut pas y opposer des limites. Un bénéfice de jouissance ne s'obtient qu'à renoncer à une satisfaction pleine et entière, à opérer une coupure qui permette de consentir à une perte sur le versant de l'objet – l'objet perdu freudien. La soustraction d'une part de l'objet ne peut être sans une entame du sujet – la division du sujet. Pour reprendre l'expression de Lacan citée en début « à la racine même de la phase la plus primitive dans laquelle le sujet se constitue comme tel », se trouve, avec l'émergence de la coupure signifiante, le creuset de la division du sujet. L'objet *a* lacanien vient s'inscrire à cette place. Le résultat de ces opérations n'est pas sans conséquence sur la structure qui se met en place.

Et terminons par cette phrase bien connue de Lacan, phrase à la même scansion, la même équation : « [...] il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle inversée de la loi du désir »<sup>11</sup>.

18 février 2014

<sup>10</sup> MILLER JACQUES-ALAIN, « Clinique ironique », dans *La Cause Freudienne* n° 23, février 1993, p. 7.

<sup>11</sup> LACAN JACQUES, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, p. 827.

## Actualité et intérêt de la clinique de l'autisme : Sujet au bord, sujet à bord

Comme les équivoques de mon titre l'indiquent, la clinique de l'autisme nous éclaire en négatif sur les conditions qui président « normalement » à l'entrée dans le langage, en approchant celui qui se tient au bord, sur le seuil du langage dont Lacan dira pourtant qu'il en est à un certain niveau le maître<sup>1</sup>. Nous pourrions nous interroger sur ce qu'il en est de la position d'un tel sujet qui marque sa réticence à subir l'entrée dans le langage en refusant la position d'énonciation et la cession de l'objet voix, et par là même sur le statut et la fonction de bord que peut prendre l'objet pour lui. Nous pourrions dire un mot des perspectives structurales qu'il suscite (4<sup>e</sup> structure ou 3<sup>e</sup> psychose). De plus l'actualité de la clinique de l'autisme, soit qu'on le tire du côté du handicap ou du déficit qui voit s'envoler les chiffres sous le terme générique du TSA (trouble du spectre autistique) dont nous a parlé A. Aflalo dernièrement<sup>2</sup>, ou bien qu'il soit devenu « un état ordinaire de l'homme contemporain » (autoérotisme généralisé), appelle à une autre interprétation du « Tout le monde est fou ».

Je vais témoigner des premières rencontres avec un jeune enfant qui m'ont amené, à déceler chez lui une position autistique, et à en faire part aux parents. Je parle volontairement de position et non pas de diagnostic afin de ne pas clore le débat et de permettre, en gardant intacte la part d'énigme de garder ouverte les possibilités évolutives pour cet enfant.

Lorsque je reçois Mathis, âgé de quatre ans, avec ses parents pour une première consultation, c'est parce que le climat « est un peu tendu à la maison », se plaint la mère sur un ton calme et mesuré. Lorsque je lui demande de préciser, elle dit clairement « Je craque » presque du bout des lèvres. Elle et son mari, autant l'un que l'autre, sont au bout de quelque chose qui les dépasse : « Ça nous excède » dit-elle, toujours sur le même ton désaffecté.

Je perçois d'emblée une sorte de paradoxe entre cette apparente banalisation de la demande et l'angoisse importante, perceptible dans les conditions presque urgentes de la demande. Elle a appelé l'hôpital qui a donné mes coordonnées. Jusqu'alors ? La question de venir consulter ne semble pas s'être posée. Il faut dire que la mère attend un deuxième enfant pour dans quelques mois. Cette nouvelle situation semble avoir modifié sa position vis-à-vis de Mathis, il y a du trop qui la submerge, elle paraît maintenant prête à voir quelque chose et à en parler. Elle a « besoin de comprendre comment les choses fonctionnent », dira-t-elle dès les premières consultations... manifestant par là qu'une barrière vis-à-vis du savoir s'est ouverte.

Alors, de quel trop s'agit-il ? Eh bien, ils ont « du mal à se faire obéir », il a toujours été comme ça et avec tout le monde. Ils ont même fait pratiquer des tests auditifs, sans aucuns résultats probants.

Je lui demande des précisions. Ce ne sont pas vraiment des caprices, il ne dit pas « Non », il est d'ailleurs plutôt calme, il s'occupe seul, en fait « il ne [les] entend pas ». Ce qui ne veut pas dire qu'il n'entend pas. Mathis peut à un autre moment rapporter des propos entendus. Mais c'est quand il veut. Le père signale qu'il était lui-même un peu têtue. La mère qualifie son attitude de jusqu'au-boutiste, il fait quelque chose, c'est sa décision à lui et puis il n'en démord pas.

Lacan disait : « les autistes s'entendent eux-mêmes<sup>3</sup> ». L'autiste se fabrique même une langue à sa main, aussi coupée que possible des affects. (L'objet voix est à ce point retenu qu'il peut à l'extrême en devenir mutique). Comme les psychotiques, il n'en est pas moins sans avoir eu à faire avec le langage. (Il est hors discours mais pas hors langage). C'est pourquoi Lacan nous invitait à ne pas reculer devant le fait qu'il y a « sûrement quelque chose à leur dire »<sup>4</sup>, à aller par

<sup>1</sup> J. LACAN, *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975, p. 99.

<sup>2</sup> A. AFLALO, *Autisme, nouveaux spectres, nouveaux marchés*, Navarin Éditeurs, Paris, 2012.

<sup>3</sup> J. LACAN, « Conférence de Genève sur le symptôme » [4 octobre 1975], *Le bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5 Genève, 1985, p. 17.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 20.

un forçage en douceur<sup>5</sup> à l'encontre de cette apparente surdité, comprise comme une défense du sujet, pour se protéger d'un monde éminemment dangereux, où le péril est mortel.

Pendant cette première séance, et pendant que nous parlons, ses parents et moi, M. se cache sous mon bureau et ne bouge pas. Il est néanmoins assez près de moi pour que je l'aperçoive en me penchant. Il se tient immobile et semble se tenir à une sorte de distance, qu'il évalue du regard. Il attend ? Il regarde ? Il évalue ? Je ne sais pas. Je tente une approche, une incursion (sachant que la frontière est fragile entre incursion et intrusion) dans son espace qui est aussi le mien (sous le bureau), je fais semblant de le chercher, je tends la main, sans le toucher, tout en parlant, « mais où il est Mathis ? » Il ne se retire pas, il ne bouge pas, fait-il le mort (ce qui supposerait qu'il a accès au semblant) ou bien réalise-t-il le mort dans le réel ? Je fais mine de le trouver, au bout d'un moment, de fait il se déloge, il sort du bureau sans que je sache si ce petit jeu référé à la présence-absence a impacté sur lui. Il se met à jouer sur le bord du bureau avec des petits poissons, en parlant à voix basse. Je ne comprends pas ce qu'il dit, la mère me dit qu'il adore les poissons et qu'il connaît tous leurs noms.

Alors que dans le cours de la conversation, la mère parle de son fils et de la façon dont elle s'y prend avec lui sans résultats, elle emploie l'expression « Sinon je me fâche », j'ai la surprise d'entendre Mathis s'exclamer en miroir « sinon je me fâche ! ». Aussitôt dit, il continue comme si de rien n'était et toujours sur le bord du bureau, il joue solitairement, avec les objets, à en suivre les contours ; il paraît être profondément dans ce qu'il fait, indifférent à ce qui se dit, jamais il ne s'adresse à moi.

À l'école, on ne leur a jamais rien signalé. Il est en moyenne section de maternelle. Il participe aux activités manuelles, il aime beaucoup ça. Aux jeux collectifs, il est plutôt en retrait, il a refusé récemment d'aller à la piscine sous le prétexte que « ça [l]'intimide ». L'énoncé sans affect, un peu inhabituel pour cet âge, me fait penser qu'il s'agit peut-être d'un propos rapporté, plaqué ?

Il n'aime pas dessiner, il est attiré par des choses abstraites. La mère prend comme exemple un fait récent : alors qu'il dessinait ce qu'il lui semblait être un avion, elle lui demande : « C'est un avion ? » Il lui répondit : « C'est du rouge ! ». Il ne dessine pas de bonhomme, il dit : « J'y arrive pas. »

Quand il dort, est-ce qu'il a un objet ? « Il a eu un nounours jusqu'à deux ans, avant il avait la tétine. » Que sont devenus ces objets ? « La tétine, il l'a mordait, et ceci tellement qu'elle durait trois jours, un jour je lui ai dit, c'est la dernière et ce fut la dernière. » Pour le nounours, il est tombé de la poussette, il s'en servait juste dans le lit, il n'en a pas choisi un autre, ils n'ont pas vraiment cherché à le remplacer, ni à le lui proposer. Actuellement, il a juste des petits nounours jouets en plastiques, qu'il dispose parfois dans son lit en rond, mais c'est tout, il n'a pas de contact avec. Il ne s'en sert pas comme d'un objet transitionnel.

À ces pertes d'objet, l'enfant semble ne pas avoir réagi ou revendiqué des objets de remplacement, eux-mêmes ne sont pas allés dans le sens de remplacer l'objet comme s'il était irremplaçable... (Impossibilité d'une substitution). Difficile d'appréhender ce qui découle de l'enfant dans la réaction des parents et réciproquement.

Mathis continue à jouer avec les objets placés sur le bureau, en les bousculant, en les faisant tomber, sans me regarder vraiment ou de biais. Il semble être en dehors de notre conversation, sauf lorsqu'il y répond en miroir. À un moment, alors qu'il joue avec les stylos, je l'invite à s'en

<sup>5</sup> A. DI CIACCIA, « la pratique à plusieurs », *La Cause Freudienne*, Navarin, 2005, 61, p. 117.  
MARIANA OTERO, MARIE BREMOND, *À ciel ouvert, entretiens, Le Courtil, l'invention au quotidien*, Buddy Movies, 2013, p. 82 (sur le régime de la douceur).

servir s'il veut, il dit qu'il veut écrire (et non pas dessiner), il veut écrire « Cher Matis », alors qu'il dit vouloir écrire à son grand père... Je lui présente une feuille et finalement, il écrit son nom, en traits très fins et grêles. En partant, son père remarque avec surprise qu'il a écrit son nom en miroir.

À la deuxième consultation, je vois la mère seule un peu plus longuement. Elle aborde, non sans culpabilité, quelques événements relatifs au développement de son fils : en ce qui concerne la propreté, elle s'est trouvée en conflit larvé avec la nourrice, qui avait une méthode ancienne et disait qu'il ne fallait pas revenir en arrière. Elle se sentait jugée, finalement elle a remis les couches, pour décider un peu plus tard : « Le jour de ton anniversaire, on enlève les couches ! ». C'est ainsi qu'il est devenu propre.

Je remarque une difficulté manifeste de la mère à se situer dans la relation avec son fils, cela devient une sorte de bras de fer entre elle et lui. Je note des réponses paradoxales : elle répond à partir de sa position subjective à elle, elle n'arrive pas à projeter une fiction où il s'agirait de faire parler, de mettre en scène des dialogues, d'instaurer ce jeu de paroles où l'on fait parler à tour de rôle (tours de « par-rôles », petit jeu où l'on parle à la place de l'autre et où on lui répond comme si c'était lui qui avait parlé – ce qui permet aussi d'effacer sa propre énonciation).

Par exemple, il ne voulait pas aller aux toilettes et disait : « J'ai pas besoin, j'ai pas envie. » Elle lui répond : « Si tu n'y vas pas, moi j'y vais. » Au cours d'équitation, Mathis lui a demandé ce que voulait dire « obéir » (c'était le motif de la demande de consultation). Réponse de la mère, (alors qu'elle se servait d'une longue cravache) « Je lui ai dit que ça servait à faire obéir les chevaux. »

Elle exprime un désarroi de plus en plus croissant : ce matin par exemple, il ne voulait pas s'habiller, elle a senti que ce n'était pas un caprice, mais une opposition ferme : « Je me sens tout de suite dans l'attente, je me sens agressée dès le matin, c'est du rentre dedans, ce n'est pas dans ma nature, c'est le fait qu'il ne comprenne pas ce que je lui dis. »

Je commence à lui parler d'une difficulté particulière de Mathis, j'avance le terme d'attitude autistique. Elle paraît comme soulagée, elle pense qu'en effet il y a ce qu'elle appelle une incompatibilité de tempérament, il est très cérébral, casanier, et de là s'ensuit tout un flot de paroles sur la différence de Mathis par rapport aux autres enfants, comme si elle avait senti cela depuis longtemps sans pouvoir nommer de quoi il s'agissait. Elle dit que c'est très profond : « Je sens qu'on ne peut pas aller à l'encontre, on risquerait de le rendre malheureux. » Elle livre un savoir sur son fils : « Déjà en crèche, quand il y avait du chant, il avait tendance à se mettre en retrait, il nous imitait dans notre façon de parler, il utilisait les mêmes mots. » (C'est en effet un discours qui ne passe pas, il répète en écholalie ou en miroir, il ne s'adresse pas vraiment à l'autre, sauf à lui renvoyer son propre discours.) Il a besoin d'être sécurisé par des rituels, des cadres bien définis. Il dit souvent : « J'ai du travail à faire », quand on veut lui faire faire quelque chose (en fait il fait son travail de traitement du réel).

Par ailleurs il a une puissance de concentration phénoménale, il connaît beaucoup de noms de poissons, une fois suffit pour qu'il se rappelle des noms.

Vu seul, M. à nouveau se cache sous mon bureau et ne bouge pas (cf. l'expérience inaugurale : ce que le sujet met en scène par rapport à l'autre, c'est l'expérience de sa propre disparition, première dialectisation de l'objet qu'il représente pour l'autre mais ici, mortification réelle ?) Il attend que je le cherche comme la première fois (ou du moins c'est ce que je projette), je le vois qui tend sa main plutôt qu'il ne la tend tout en restant immobile, je prends le risque de le toucher du bout des doigts, j'engage une petite conversation : « C'est quoi ? Mais c'est le doigt de Mathis ! C'est qui ? Mais c'est Mathis ! » Il réagit et paraît excité quand je le nomme. Il finit par sortir de sous le bureau. Je le vois seul : il se plonge dans un jeu de bagarre où il met en scène des fantasmes de dévoration, jeux avec les poissons, bagarres avec les requins, j'essaye de lui faire parler et de parler son jeu, (instauration d'un lieu d'articulation de la parole).

« Il y a un danger » dit-il d'une voix neutre (toute conversation est dangereuse). Se risque-t-il à une énonciation ?

Peu après, voilà ce qu'il dessine : un « Gobi Salit », dit-il, une sorte d'animal qu'il nomme sans qu'il puisse me dire d'où il tire ce nom. Invention signifiante, peut-être néologisme, structuré comme une paire signifiante avec trait d'union qui a valeur de représentation, c'est une nomination mais qui ne donne pas lieu à un développement (structure d'holophrase ?).

La suite confirme les difficultés relationnelles avec la mère. C'est la répétition du même scénario, qui aboutit à des ruptures, des décisions brusques, catégoriques, sans possibilité de dialectiser la perte.

Cependant, la mère signale un fait nouveau, depuis un mois (cela fait un mois et demi que je les vois), Mathis a construit un village, avec des voitures, girafes, dinosaures, tigres, crocodiles, etc. Tout le monde y est même des trains, il se passe plein de choses, c'est très dynamique, plus rien d'autre n'existe pour lui.

Mathis me raconte tous les cadeaux qu'il a eus à Noël et veut faire un dessin. Il se présente maintenant face à moi, ne se cache plus, il se met à me parler, à raconter une histoire, à relier les choses, à construire quelque chose. Il dessine *un bord* sur lequel il peut s'appuyer, un train. Puis un train couchette pour les bébés, pour les parents, nous parlons du petit frère : « On a pas fait sa chambre, moi j'étais très grand » (ce qui est confirmé par les parents : quand il est né, il était très grand de taille, c'est ce qu'on a dit de lui). Il chantonne « Moi... moi... moi... » (proche de la mélodie). Je lui dis que l'enfant à naître pourra parler à son grand frère, il dit : « C'est moi son grand frère. »

En quelques séances, il semble y avoir eu un bougé dans sa position subjective, pour autant, cela ne signifie pas qu'il habite le langage en tant que marqué par la découpe signifiante. Quelle valeur attribuer à ce « c'est moi », à ce « moi » chantonné ? Tentative de donner consistance à l'ego originel où pointe la présence du sujet non encore marqué par la castration ? Il s'aventure à s'adresser à l'autre sur un mode moins négativiste, en tous cas en séance, quoiqu' on puisse se poser la question avec les parents, il expérimente le passage d'une « opposition subjective » de protection, de défense marquée par la mise à distance, par « un refus primordial » qui dans ce cas, n'ouvre pas sur une dialectique, non marqué par l'aliénation signifiante, à une position subjective plus pacifiée au fur et à mesure qu'il construit (un corps, un monde, une langue) et qu'il s'appuie sur un bord, en l'occurrence son jeu où il organise le monde. (Retour de la jouissance sur un bord, importance de sa construction comme support du symbolique.) Dans son livre *L'autiste et sa voix*, J.-C. Maleval insiste : « La greffe symbolique ne peut prendre que si elle est assumée par le sujet, c'est-à-dire à la condition de ne pas méconnaître l'originalité de son mode de jouissance qui se fonde sur un bord dynamique (notion ignorée des méthodes d'apprentissage type TEACH et autres...) » Sur le refus de s'engager dans l'énonciation, en fait, comme le dit sa mère, il ne dit pas un « non », qui inaugurerait un « oui ». C'est un refus primaire, le refus de dire (d'engager l'énonciation), qui ne lui permet pas de dire le refus et d'entrer dans la dialectique « non/oui ».

18 février 2014

## Références

L'autiste, en théorie, ne répond pas à la définition du sujet puisqu'il n'est pas représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant. Si on se réfère à l'insondable décision de l'être du sujet, il y a bien une manifestation du sujet dans son état natif à travers le refus primordial qui concerne le fait de ne pas répondre.

L'autiste, classiquement, a été marqué par le langage mais n'y est pas entré, au sens où il n'est pas représenté, n'a pas accès à la division qui suppose une perte de maîtrise du langage. Refus primordial d'y entrer, de réaliser la cession de l'objet voix. D'où le dérangement au niveau de la parole. C'est un arrêt sur le trauma de la rencontre des mots avec le corps. « Le monde est à détruire ou le détruit » (cf. Robert et Rosine Lefort). Il est alors pris dans la gangue du langage, dans la masse verbale, qu'il utilise à sa façon (langue verbeuse, privée, qui ne fait pas lien, ou bien langue factuelle, d'accumulations de faits, de signes qui permet un lien social, l'apprentissage se fait par l'intellect). Il se sert du langage pour mener un jeu d'oppositions contre

les tentatives d'intrusion des adultes (J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, p. 98 : utilisation négativiste du langage).

Voici le commentaire de Lacan à propos du petit Dick de Mélanie Klein : « L'appel prend sa valeur à l'intérieur du système déjà acquis du langage. Or, ce dont il s'agit, c'est que cet enfant n'émet aucun appel. Le système par où le sujet vient à se situer dans le langage est interrompu, au niveau de la parole. Ce n'est pas pareil le langage et la parole. Cet enfant est, jusqu'à un certain niveau, maître du langage, mais il ne parle pas. C'est un sujet qui est là et qui, littéralement, ne répond pas. La parole ne lui est pas venue. Le langage ne s'est pas accolé à son système imaginaire, dont le registre est excessivement court – valorisation des trains, des boutons de portes, du lieu noir du placard. Ses facultés, non pas de communication mais d'expression, sont limitées à cela. Pour lui, le réel et l'imaginaire, c'est équivalent. » Jacques Lacan, *Le séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, p. 99.

## Le sujet psychotique et le temps

Il s'agira dans ce travail de repérer comment un sujet psychotique, avec la précarité de son appareillage face au réel, peut arriver à faire avec le temps.

Deux courtes vignettes cliniques pour introduire ce questionnement :

M<sup>me</sup> C. a perdu ses parents et dans la succession, se trouve leur maison en indivision entre elle et ses frères et sœurs. L'acheter lui permettrait, en la louant, de compenser la maigre retraite qu'elle obtiendra en fin de carrière. Mais elle ne parvient pas à se décider, après avoir affronté les pressions de ceux dans la fratrie qui souhaitent l'acquérir également. Âgée de cinquante-cinq ans, en bonne santé, elle dit, face à ce projet, qu'elle sera morte d'ici sa retraite. Malgré l'aide de sa fille qui est dans l'immobilier, et qui en prendra la charge matérielle, les travaux lui font peur. Contrairement aux prisonniers de l'apologue évoqué par Lacan dans « Le temps logique », elle reste enfermée dans l'hésitation après avoir dit oui ; le moment de conclure, temps de l'acte, est impossible, elle met à la place du trou du symbolique, faute de nouage, le représentable imaginativement d'une mort proche.

Si en effet on pose que, pour chacun, élaborer un projet suppose un nouage RSI plus ou moins valide, ce qui pose problème pour elle, c'est le nouage de l'instance de l'imaginaire avec le réel et le symbolique. Face au trou de l'irreprésentable, notre travail est de nouer des représentations pour lui permettre d'appareiller ce saut.

De son côté, Octave vient tous les quinze jours au CPCT depuis plusieurs années et a trouvé une forme de stabilisation dans ces rencontres et dans des activités culturelles qui cadrent son errance. Sortant de ma place de secrétaire, je lui demande étourdiment un jour, en fin d'entretien, quels sont ses projets pour la quinzaine à venir. Cette question maladroite l'interpelle dans son impossibilité actuelle à envisager le futur, proche ou lointain, et le confronte, du coup, à un nouage difficile entre le réel de sa vie pulsionnelle, un imaginaire parfois inflatif, et le symbolique, nouage qui nous permet en tant que névrosés d'envisager un temps non encore advenu. De ce fait, il va entendre ma question comme un impératif et y reviendra plusieurs fois en fin de séance en énumérant, avec l'ironie du schizophrène, des projets farfelus issus de l'actualité politique, aller se battre en Crimée par exemple, ces derniers temps.

Avec Octave comme avec M<sup>me</sup> C., un travail dans le temps se poursuit depuis plusieurs années. C'est à la fois le temps réglé du côté de la répétition, qui vient instaurer un symbolique imaginarié, face au réel auquel ils sont en proie, un espace où la jouissance de l'Autre perd son caractère ravageant au profit d'un « sujet supposé s'intéresser » selon la formule de Guy Briole. Espace-temps avec un analyste, qui va se faire partenaire du sujet en tentant de conserver la bonne distance, dans la construction avec lui d'un style de relation singulier.

Face à la succession diachronique des jours sur un mode métonymique, le jour de la séance va faire à la fois répétition et rupture. Cela, dans ce qui va s'y instaurer d'un espace et d'un temps noués par ce symbolique imaginarié de la rencontre, lieu d'un accueil du sujet qui peut parfois y retrouver, soutenu par l'effet des interventions de l'analyste pour contrer le réel, la singularité d'expériences primordiales, l'habillage inquiétant des figures parentales que la mise en mots permettra de border.

Mais de quoi parlons-nous quand nous nous interrogeons sur la temporalité ? Cette difficulté à dire et à saisir le temps traverse la pensée occidentale. Au carrefour de plusieurs cultures, Saint Augustin, au début de notre ère, en est un bon exemple : « Mais qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. Or, ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Quand au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons nous déclarer qu'il est aussi, lui

qui ne peut être qu'en cessant d'être? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que si le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus.»<sup>1</sup>

D'une manière étonnamment moderne, Saint Augustin pose la question du temps en termes logiques, en tant qu'effet du symbolique à travers sa dialectique signifiante, et simultanément en tant que trou dans le savoir, porteur d'un impossible qui le renvoie à sa dimension de réel.

Écoutons, en écho à Saint Augustin, J.-A. Miller dans son cours sur « Les us du laps » (1999-2000): « Le temps? C'est un objet très difficile à penser. C'est toute la question, est-ce un objet? C'est un objet de pensée qui est toujours apparu à ceux qui ont fait profession de penser comme spécialement rebelle au concept [...] Il y a en effet quelque chose dans l'être du temps qui est insaisissable. » Il posera « le temps comme le contenant universel de l'être » et en même temps, l'être est dans le temps, le *Dasein* heideggérien est le temps lui-même: « Le temps n'est ni en lui-même ni hors de lui-même. » Mais en fait, au delà de ces débats philosophiques, nous dit J.-A. Miller, ce débat est d'ordre signifiant, et la succession du temps renvoie à la chaîne signifiante elle-même.

Si nous revenons maintenant sur quelques étapes historiques de l'élaboration de ce rapport entre le sujet psychotique et le temps, Eugène Minkowski, auteur du « Temps vécu », disciple de Bergson, et fondateur avec quelques confrères de l'Évolution psychiatrique, cherchera avec une grande finesse clinique à définir les différentes modalités de vécu temporel en fonction des grandes entités cliniques. Il s'agira de la description phénoménologique du temps vécu comme flux temporel.

Il précisera sa conception globalisante lors d'une conférence faite au groupe de l'Évolution psychiatrique en juillet 1936, en développant son approche phénoménologique, et critiquera vivement à ce propos le soi-disant « réductionnisme » de la psychanalyse. « Une analyse, rétorquera vivement Jacques Lacan lors du débat, n'est pas une jonglerie de « notions », c'est une succession d'attitudes vivantes... M. Minkowski paraît avoir choisi comme objet de ses recherches ce dernier [le *réel philosophique*] et pratiquer l'attitude phénoménologique comme une sorte de contemplation. Il ne s'étonnera pas que je ne puisse le suivre. » Le jeune Lacan refuse déjà l'ineffable et insiste sur la clinique du cas dans la continuité de la position freudienne.

De son côté, par rapport à la temporalité, Freud affirmera avec netteté lors des rencontres de la société psychanalytique de Vienne en 1911: « [...] Nous avons été amenés à voir que l'inconscient est intemporel. Le rêve ne l'est pas entièrement parce qu'il est un processus entre le conscient et l'inconscient [...] »

« Les processus du système Inconscient sont intemporels, c'est à dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, qu'ils ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps. La relation au temps elle aussi est liée au travail du système conscient. »<sup>2</sup>

Conformément à la mythologie, où Chronos émascule son père Ouranos et dévore ses enfants, la temporalité se conjugue pour Freud avec la castration. Cette intrication est d'ailleurs paradoxale, car ce qui est refusé du réel de l'expérience du sujet comme mortel, lui revient dans la vie comme angoisse de mort<sup>3</sup>.

J. Lacan essaiera dès ses premiers écrits, avec « Le temps logique », de poser un autre abord du temps débarrassée du psychologique au profit d'articulations logiques. Du « Temps logique » au séminaire sur « La topologie et le temps » (1978-79), cette question du temps sera traitée en fonction des différents moments de sa formalisation.

<sup>1</sup> AUGUSTIN D'HIPPONE, *Les confessions* (trad. J.Trabucco), Garnier Flammarion, 1964, chap. 4, Livre XI, p. 264.

<sup>3</sup> Jacques-Alain Miller, Cours d'orientation Lacanienne, « L'être et l'Un », 2011, 13<sup>e</sup> séance, p. 6.

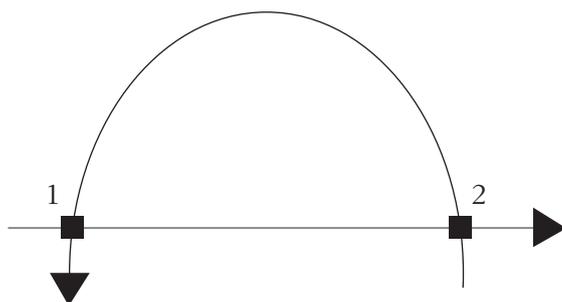
<sup>2</sup> FREUD SIGMUND, *Métapsychologie*, Paris, Puf, 2010.

Je vous rappelle brièvement, dans cet article de 1945 publié dans les *Écrits*, « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée », l’apologue des trois prisonniers. Le directeur de la prison les réunit et promet de libérer celui qui aura deviné, en franchissant le seuil, la couleur du disque attaché derrière ses épaules, et donc invisible de lui. Il y a trois disques blancs et deux noirs. Aucun miroir dans la pièce, aucun échange de parole ou de signe entre les protagonistes. Seul le regard porté sur les disques de ses compagnons suivi d’un raisonnement logique peut permettre de parvenir à la solution. C’est donc à une logique qui inclut en son centre un manque, un vide, que Lacan suspend le moment de conclure et sa précipitation dans l’acte. Comme le souligne J.-A. Miller, il y a un point d’inconnaissable, que Freud mettait à l’origine dans le refoulement originare, et que Lacan mettra à cette place qu’il désignera, dès « Subversion du Sujet » par le mathème S de A barré.

Ce n’est pas chez les prisonniers le moi psychologique qui pose l’acte de sortie, mais le sujet à partir de deux « scansion suspendues » comme l’écrit Lacan, définissant trois temps logiques : l’instant de voir et le temps pour comprendre avant le moment de conclure dans l’acte de sortir. Dès ce texte, il y a ainsi une différenciation du je et du moi, confondus chez le sujet psychotique.

Le temps de l’acte suppose donc un raisonnement logique qui affronte S de A barré, qui demande de se compter dans le symbolique, ce à quoi n’a pas un accès le sujet psychotique ; il est au contraire confronté au réel du temps, sans l’appareillage symbolique qui lui permettrait de s’en distancier.

Comme le souligne Augustin Menard<sup>4</sup>, « Le temps comme création du langage se déploie dans les deux dimensions de la diachronie et de la synchronie. La diachronie, nous pouvons en termes linguistiques la rapprocher de la métonymie, soit de la juxtaposition sur un mode linéaire d’instantants que nous pourrions nommer passé, présent et avenir, ce qui nous permet d’établir une mesure du temps, les heures de la journée comme les dates du calendrier. Un autre temps court, le temps logique, qui, dans la synchronie, interfère avec le premier, ses points de nouage étant les points de capiton qui ne sont autres que les noms du père. La synchronie, c’est ce qui fait qu’en un instant donné, l’ensemble de ce qui est porté par le langage du passé et anticipé du futur peut se précipiter. »



*Diachronie flèche 1 → 2 Synchronie flèche rétrograde 2 → 1*

Dans cette position de partenaire du sujet qu’illustrent les deux séquences du travail avec Rose à qui le temps pose problème, textes présentés par nos collègues, elles ont su mettre une limite aux débordements de jouissance dans lesquels ce sujet psychotique s’abolit au début. Elles ont su construire un style de présence qui ne soit pas du côté de l’objet, (*a-a'* sur le plan

<sup>4</sup> MENARD AUGUSTIN, « Temps illimité et psychose », Lacanian net.

imaginaire) mais aussi de l'objet cause; de toutes les façons, un sujet psychotique ne cherche pas cet objet dans l'Autre puisqu'il n'en est pas séparé.

Ce qu'il cherchera avec inquiétude en revanche, ce sont les indices de la jouissance d'une emprise chez l'analyste, qui le situerait lui comme objet de cette jouissance, qui voudrait s'emparer de l'objet qu'il détient. C'est pourquoi la position de l'analyste devra aboutir à cette double contrainte que résume bien la position de « secrétaire » énoncée par J. Lacan : témoin qui, hors spéculaire, atteste de la valeur et de l'importance des productions du sujet, mais témoin actif qui intervient pour limiter les effractions de jouissance en les ramenant le plus possible sur le plan d'un dire.

Dans cette présence allégée de la dimension moïque et de tout désir de maîtrise, il s'agira de construire un style de lien, non pas sous forme de cadre ou de dispositif rigide mais dans une forme de gai savoir, au plus près du réel, et dans un lien où l'analyste se laisse enseigner par le sujet. Selon Jacques Borie, « il s'agit d'aller chercher les moindres signes de savoir singulier du sujet et de donner valeur d'enseignement à son témoignage. »<sup>5</sup>

C'est la relecture du dernier Lacan par J.-A. Miller, qui a permis ces avancées en mettant l'accent non plus « sur la logique du signifiant mais sur l'axiomatique de la jouissance »<sup>6</sup>.

L'invention du psychotique est ainsi également un « pousse à l'invention » du côté de l'analyste, dans la construction d'une modalité de lien singulière, au cas par cas, en se faisant partenaire du sujet. En soutenant ce que Bruno Miani, analyste à Gap, nomme dans un article « le travail du psychotique », l'analyste reconnaît ce travail qui pose la psychose comme défense au cas par cas, « sur mesure » face au réel. Mais ce mode de défense est plus ou moins coûteux pour le sujet, suivant ses modalités. La position de l'analyste est de soutenir ce travail dans la construction d'un style propre. Le style n'est ni du côté moïque, ni résorbable dans l'adresse à l'Autre. Il serait plutôt à situer du côté d'un rapport à la jouissance tempéré dans son expression, qui crée un écart et borde le trou du symbolique en atténuant le risque du passage à l'acte.

C'est le cas du travail présenté par nos collègues.

Ghislaine Bastide accompagne Rose à partir de cette place de témoin. Elle pose des limites à l'agir en même temps qu'une incitation à dire pour cette enfant « qui a peu de mots ». Elle ouvre ainsi sur une dialectique dans le rapport à l'autre qui crée progressivement un espace pour, selon l'expression de Jacques Borie, « trouver un vide pour loger son trop »<sup>7</sup>.

Cet effort de construction se manifeste dans le questionnement sur l'âge, jusqu'à ce que la position de non savoir de la psychologue induise une distanciation par rapport à cette question (qui, pour un sujet névrosé, exige de se compter dans l'Autre, ce qui pour Rose est impossible). C'est là un effet de style qui produit un dégagement pour la fillette.

Comme le montre de son côté Sylvie Delrieu, il y a un insupportable dans l'équivoque de la langue, dans le glissement des signifiés sous le signifiant. C'est pourquoi Rose tente de réduire le signifiant au signe : ce qui représente quelque chose pour quelqu'un d'une manière stable. C'est par la construction de ce balisage du réel pour faire avec le temps qu'elle parvient à une réassurance, qu'elle peut s'approprier, selon l'expression de la psychologue, des limites et des bords, que la praticienne soutient par ses interventions.

Petit à petit, cette jouissance en trop, intrusive, proche parfois du passage à l'acte, va s'inscrire dans un processus représentatif qui utilise des bribes de la culture (Calimero) et met en formules inventives l'opposition ordre / désordre (une mèche en bataille, une mèche en robe), ce qui tempère cette jouissance. De même l'écriture, d'abord incompréhensible, devient occasion

<sup>5</sup> BORIE JACQUES, *Le psychotique et le psychanalyste*, éditions Michèle, Paris, 2012, p. 54.

<sup>7</sup> BORIE JACQUES, *op. cit.*, p. 104.

<sup>6</sup> MALEVAL JEAN-CLAUDE, *La forclusion du Nom-du-Père*, Paris, Seuil, 2000, chapitre v.

d'échanges et d'inventions signifiantes sur un mode métonymique. La jouissance se déplace dans la langue et l'écriture, ainsi que dans l'accroche transférentielle parfois ambivalente. Les changements de son corps l'inscrivent dans une temporalité qu'elle refuse, mais elle parvient à l'inscrire dans des dessins et dans l'expression de son refus de grandir.

Nous trouvons là la mise en acte du temps illimité de la psychose qui ne peut pas se boucler, contrairement au temps inscrit dans un registre œdipien, sur le mode du temps logique ou de la phrase qui boucle sa signification dans la ponctuation finale. Mais précisément, dans ce pousse à dire ou à écrire s'inscrit l'inévitable temporalité métonymique du discours ou de l'écriture, à laquelle les praticiennes essaient d'ajouter le bornage d'une ponctuation, afin de la distancier, par l'usage du discours, de sa violence pulsionnelle.

Autre question de temps: souvent, l'analyse va occuper une fonction de suppléance. Parfois pendant longtemps. C'était l'inquiétude exprimée par une jeune collègue: allait-elle recevoir une jeune femme à vie, ce qui déclenchait une angoisse devant l'infinitude du lien?

C'est en fait le sujet psychotique qui trouve lui-même la mesure temporelle du travail, dans la mesure où des nouages construits lui permettront de trouver des points d'appui pour se soutenir dans l'existence et d'affronter une jouissance tempérée par l'appareillage élaboré au fil des séances.

Et comme le fait remarquer Augustin Menard, le temps illimité n'est pas l'éternité, qui est un présent perpétuel: «C'est un temps dont la limite est repoussée mais qui n'exclut pas qu'il se boucle. Cela nous évoque la logique borroméenne. Certes, ici le bouclage du temps ne se fait pas, mais nous savons qu'en topologie, une droite est l'équivalent d'un cercle car elle se boucle à l'infini.»<sup>8</sup> En suivant les indications d'Augustin Menard, il s'agit pour nous de laisser ouverte la possibilité asymptotique d'un bouclage de la structure, tout en étant conscient de la fragilité de ces solutions, ce qui a en tout cas l'avantage de nous distancier des *a priori* déficitaires de certaines orientations.

12 avril 2014

<sup>8</sup> MENARD AUGUSTIN, *Op. cit.*

## Quel corps, quelle jouissance dans les psychoses ?

« Du corps comme consistance imaginaire, *discernée* par l'entame du signifiant » écrivais-je dans mon argument en me souvenant d'une citation de Lacan dans « Radiophonie » (*Autres Écrits*, p. 409). Or, Lacan parle du corps *décerné* par le signifiant – le discernement étant de l'ordre de l'attribution d'un prix ou d'une marque de distinction, alors que le discernement est la reconnaissance par la vue.

Et finalement ce *lapsus calami* est un excellent point de départ. Alors que le discernement dont parle Lacan dans « Radiophonie », texte contemporain du Livre XVII du *Séminaire*, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), se réfère au cinquième paradigme de la jouissance isolé par Jacques-Alain Miller (*La cause freudienne*, n° 43), autrement dit, à l'opération paradoxale qui introduit un moins de jouissance par le signifiant et fait advenir un plus-de-jouir qui lui est corrélé – la jouissance du blabla –, mon lapsus se réfère à la fois à l'imaginaire et à la fonction organique de la vue, à l'organisme comme substance jouissante.

En ce qui concerne l'imaginaire, nous savons que dans le premier Lacan, la référence majeure est au stade du miroir, où c'est le moi qui offre la forme unifiée du « je ». C'est le moment où le sujet vient à se *discerner* dans le miroir justement, à condition d'accepter le signifiant venu de l'Autre le désignant. Mais non dans les psychoses où, sans l'Autre de l'adresse, s'engage un combat à mort avec le petit autre, *kakon* du sujet. Comme l'écrit Philippe Benichou : « La 'fonction imaginaire' de l'ego est fondamentalement 'méconnaissance'. Le moi ne saurait se situer dans le monde, du fait de l'aliénation dans l'image du semblable, que sur le mode de la connaissance paranoïaque. L'autre du miroir est la figure captivante de la libido mais également la figure du 'maître absolu' avec lequel il n'est de relation que mortelle. Seule la 'médiation de la reconnaissance', première formulation par Lacan de ce qu'il introduira comme la fonction de l'Autre dans le séminaire suivant, permet au sujet de se situer hors de cette relation de leurre et de destruction. »<sup>1</sup>

Très vite, donc, Lacan passe à ce que Patricio Alvarez, directeur de l'ENAPOL VI, décrit comme la première des trois théories du corps de Lacan : « Les normes de l'idéal du moi construisent le corps spéculaire. Il y a à la base la norme principale qui la régit : le nom-du-père. Lacan construit toute sa clinique des structures à partir de ce rapport entre symbolique et imaginaire. Mais de cette clinique structurale peut aussi se dégager une clinique du corps : ainsi, le corps morcelé schizophrénique s'oppose à la multiplication des images du semblable dans la paranoïa, où Schreber percevait les quarante ou soixante âmes de Flechsig.[...] »<sup>2</sup>

Ce sont les années du schéma L, schéma R, le *Séminaire III*, *Les psychoses*, l'article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » et le graphe du désir (*Le séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*). Le symbolique, la métaphore, le Nom-du-Père, le phallus, les discours en orientent sa théorisation.

Cette première théorie du corps qui construit l'édifice des structures cliniques en rencontre une deuxième avec l'introduction de l'objet *a*. Ici, il s'agit d'un corps topologique, nous dit encore Patricio Alvarez, « consistant en un trou central pourvu d'un bord, la zone érogène freudienne ; autour de ce bord se construit la surface du corps, où viendra se produire l'identification spéculaire. À cela s'ajoute une autre opération symbolique, la castration, qui symbolise le trou en tant que manque et donne une unité au corps ».

Mais justement, la psychose est déficitaire dans son rapport à l'objet aussi. Cela semble être l'intuition de Lacan en 1955 déjà lorsqu'il écrit : « Je n'ai pas de bouche » [...] La seule différence, c'est que pour ces vieilles dames, en proie au syndrome dit de Cotard ou délire de négation, en fin

<sup>1</sup> PHILIPPE BENICHO, « Introduction à la lecture du *Séminaire*, Livre I, *Les écrits techniques de Freud* », <http://www.causefreudienne.net/uploads/document/e68cc488a74b0df41a750cbf86eb3495.pdf?symfony=8c1034e950dd2c9e946186751e2>

<sup>2</sup> PATRICIO ALVAREZ, « Parler avec quel corps ? », [http://www.europsychoanalysis.eu/site/print\\_view/en/234#patricio\\_en](http://www.europsychoanalysis.eu/site/print_view/en/234#patricio_en)

de compte c'est vrai. Ce à quoi elles se sont identifiées est une image où manquent toute béance, toute aspiration, tout vide du désir, à savoir ce qui proprement constitue la propriété de l'orifice buccal. Dans la mesure où s'opère l'identification de l'être à son image pure et simple, il n'y a pas non plus de place pour le changement, c'est-à-dire la mort. C'est bien ce dont il s'agit dans leur thème – à la fois elles sont mortes et elles ne peuvent plus mourir, elles sont immortelles – comme le désir. Dans la mesure où ici le sujet s'identifie symboliquement avec l'imaginaire, il réalise en quelque sorte le désir. » (*Le séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, p. 278.)

Mais, poursuit Alvarez, « c'est avec l'objet *a* que se construit une deuxième clinique du corps qui devient plus subtile: des petits détails marquent l'érotisme des corps, orientent l'élection amoureuse, déterminent les passions. La névrose met en jeu le rapport entre le corps et l'angoisse. La psychose démontre la relation entre l'objet et l'image: c'est ainsi que le paranoïaque ira frapper chez le semblable ce *kakon*, ce mal qu'il localise chez l'Autre. L'autiste, qui ne dispose pas du trou réel, aura la plus grande difficulté à construire un bord et avec celui-ci, un corps. Le schizophrénique dispose du trou et de ses bords, mais n'arrive pas à organiser avec ses organes une unité corporelle. [...] Dans cette deuxième clinique peut aussi être située ce qui est resté en dehors des structures: la violence, dont l'excès déborde les normes, l'*acting* qui met en scène ce que l'Autre ne loge pas. Les tatouages, qui tentent de faire passer la jouissance de la parole par l'écriture, le phénomène psychosomatique, qui porte la jouissance de l'écriture sans la parole. L'angoisse délocalisée qui ne trouve pas de cadre, le passage à l'acte qui démontre que ce cadre n'existe pas. La dépression en tant que chute de la cause du désir, les addictions en tant qu'accès à une jouissance qui ravale le désir<sup>3</sup> ».

Luis Solano en parle de la sorte: « Au départ, vous savez qu'il y a ce que Freud a appelé le choix de la névrose et le choix de la psychose. C'est qu'au moment où ce choix se produit, se constitue la réalité psychique d'un sujet. Eh bien, au départ, dans un moment qui est mythique, primordial, il s'est produit un échange entre le sujet et l'Autre où il se constitue. D'un côté, le sujet doit céder ce qui est sa jouissance intime et de l'autre côté, il reçoit de l'Autre un signifiant primordial. Le névrosé réussit cette opération d'échange avec l'Autre, ce qui fait qu'il a un corps, qu'il a une protection contre cette jouissance qui, justement, du fait de l'échange, lui est devenue extérieure. Donc, il n'est pas envahi, la jouissance est limitée, le monde symbolique le protège. Chez le psychotique, cette extraction de la jouissance intime du sujet n'a pas pu se faire, l'échange n'a pas eu lieu, le signifiant qui devait lui venir de l'Autre est resté dehors, forclos, le sujet a conservé la jouissance près de lui. Rien de l'ordre du symbolique ne peut le protéger de cette jouissance. On a dit, n'est-ce pas, que le psychotique rejetait l'inconscient, qu'il refusait les identifications et qu'il dénonçait et refusait aussi l'imposture. Quel est donc son lot, que lui reste-t-il? C'est tout à fait la question fondamentale concernant la psychose, celle que Lacan n'a jamais abandonnée depuis sa thèse de 1932 jusqu'à 1975 avec Joyce. Le lot, on l'a dit, le lot du psychotique, c'est la liberté. Le sujet, dans sa constitution, dans le processus qui le cause comme sujet, doit céder, céder cette partie qui lui est intime: la jouissance. C'est la condition fondamentale, justement, pour qu'après il puisse avoir accès à la demande. Le névrosé, puisqu'il a cédé l'objet cause du désir à l'Autre, peut ensuite le lui demander. C'est pour ça que le psychotique ne demande pas, parce qu'il n'a rien perdu au départ, il n'a rien cédé de lui. Et ainsi, il passe sa vie à ne pas demander.

C'est ce qui faisait dire à Lacan, en 1967, que le psychotique avait l'objet que le névrosé demande normalement, pendant toute sa vie, à l'Autre. Lui, le psychotique, il l'avait dans la poche.

Le fait de ne pas avoir cédé à l'Autre l'objet en question fait que l'Autre s'intéresse de trop

<sup>3</sup> *Ibid.*

près à celui qui n'a rien donné. L'Autre s'occupe donc beaucoup du psychotique, il le poursuit de ses assiduités, jusqu'à la persécution. »

Du côté de l'autre grande catégorie des psychoses retenue par Freud se trouve la schizophrénie. Ici aussi, l'Autre s'occupe trop du sujet, mais c'est « Sans le secours d'aucun discours établi », comme le rappelle Alfredo Zenoni, reprenant Lacan dans « L'étourdit » : « Le sujet est ainsi exposé au réel du langage, il en rencontre trop crûment l'absence de référent, l'absence d'un principe d'unification. Tout ce qui a l'air de tenir le rôle de ce référent ou ce principe qui manque lui apparaît pour ce qu'il est, une fiction, un artifice, un semblant. Mais il paye alors d'un radical être hors jeu ou « hors discours » son implacable lucidité. L'ironie, plus ou moins féroce, de son rapport à autrui, à la société et aux choses de la vie en général est dénonciation de leur fausseté et de leur vacuité. »<sup>4</sup>

Autrement dit, et à partir de la clinique, lorsque Antonin Artaud dénonce le rapport au langage qui ne le laisse pas tranquille en écrivant – « Le poète qui écrit s'adresse au Verbe et le Verbe / À ses lois. / Il est dans l'inconscient du poète de croire automatiquement à ces lois. Il se croit / Libre et il ne l'est pas. [...] / Je ne veux pas d'un / Verbe venu de je ne sais quelle libido astrale et / Qui fut toute consciente aux formations de mon / Désir en moi. »<sup>5</sup> –, il réitère à l'écrit le « choix mythique » du sujet dont parle Luis Solano. Il s'agit du refus de l'Autre du langage, du discours établi.

La liberté du schizophrène, consiste donc dans l'assomption des conséquences de son choix, à savoir « à devoir s'arranger avec ses organes hors toute référence à un discours établi » comme le remarque Jacques-Alain Miller dans « Schizophrénie et paranoïa » (*Quarto*, n° X, 1983, p.33). Cette remarque donne tout son poids clinique à la lecture de ce que Antonin Artaud écrit dans le « Préambule » à ses œuvres complètes : « Par quels mots je pourrai entrer dans le fil de cette viande torve (je dis *torve*, ça veut dire louche, mais en grec il y a *tavaturi* et *tavaturi* veut dire bruit, etc.) » Il témoigne là du devoir, de la rigueur dont parle Lacan à propos des psychotiques, de se débrouiller sans le semblant phallique ni le Nom-du-Père, avec le corps qu'il est, corps réel, viande torve.

Ce qui nous amène à la troisième théorie des corps, qui est à saisir à partir de la clinique borroméenne, la clinique de la lettre et de l'événement de corps développé dans le livre XIX du *Séminaire, Ou pire...* et les *Séminaires* suivants, dont les Livres XX et XXIII en particulier.

Alvarez commente : « La troisième théorisation du corps est encore plus complexe. On pourrait dire qu'elle est en construction : celle de l'évènement du corps. Le commencement n'en est plus l'image spéculaire, on ne pourrait même pas dire que le début en soit le trou topologique. Il y a quelque chose d'antérieur qui les produit et qui est l'intervention des marques premières, contingences d'une jouissance Une constituant le parlêtre. C'est un autre corps, le corps vivant, le corps où arrive ce que Lacan définit comme événement : 'Il n'y a d'évènement que d'un dire'. »<sup>6</sup>

Si pour le névrosé, il y a eu un consentement à ce dire, qui trouve le corps avec le non-sens de la « lalangue », qui fait résonner la pulsion comme écho d'un dire sur le corps, et qui le parasite au moyen du langage et en fait événement, le psychotique a à faire avec les phénomènes de corps, le langage d'organe freudien, autrement dit avec « un délire qui est du réel, comme dit Jacques-Alain Miller pour le schizophrène [car] dans la perspective du schizophrène, le mot n'est pas le meurtre de la chose, il est la chose »<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> ALFREDO ZENONI, « Penser la schizophrénie aujourd'hui », [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=CPC\\_021\\_0061#no11](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=CPC_021_0061#no11)

<sup>6</sup> PATRICIO ALVAREZ, *Op. cit.* : [http://www.europsychoanalysis.eu/site/print\\_view/en/234#patricio\\_en](http://www.europsychoanalysis.eu/site/print_view/en/234#patricio_en)

<sup>5</sup> ANTONIN ARTAUD, *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, vol. 9, p. 143-144.

<sup>7</sup> JACQUES-ALAIN MILLER « Clinique ironique », *La cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 5.

Grâce au *Séminaire* XXIII, l'organisme vivant et parlant, le parlêtre lacanien, trouvera une théorisation clinique par le biais d'un autre imaginaire, celui du nœud.

Lacan dira : « Le corps n'a de statut respectable que de ce nœud. » En effet, les efforts de nouage singulier des psychotiques, ici Joyce, et la rigueur logique qu'impose leur choix de rapport au discours établi, prennent appui sur un autre imaginaire que celui dont nous souffrons tous à croire que nous avons un corps. Jaques Ruff commente : « En effet, Lacan souligne qu'on ne l'a pas 'puisque'il fout le camp à tout instant'. Mais ce qui fout le camp ce n'est pas le corps mais l'organisme qui vieillit, se dégrade. C'est confondre le corps et l'organisme et n'avoir pas compris en quoi l'incidence du langage sur l'organisme produit un corps dont le nœud est le statut le plus respectable pour en parler. »<sup>8</sup>

Jacques-Alain Miller souligne le statut du corps comme « amas de pièces détachées » dont le sinthome fait partie, dans une équivalence avec les trois autres ronds du nœud. Sophie Marret Maleval commente : « Si Jacques-Alain Miller relève que 'le pas du sinthome c'est de penser la jouissance sans le S1', comme il arrive dans la psychose notamment, mettre l'accent sur ce réel 'sans loi', disjoint du sens, semble à la fois marquer les limites de la psychanalyse, de ce qui s'analyse, traçant toutefois de nouvelles voies cliniques en substituant au sujet le 'parlêtre', le 'corps parlant', et permettant de saisir plus spécifiquement le point d'incidence du langage sur le réel, les modes de nouages possibles d'éléments disjoints. »<sup>9</sup> Ceci donne la meilleure idée de ce que peut être une suppléance, offrant une certaine unité aux corps morcelé propre aux psychoses.

17 mai 2014

<sup>8</sup> JACQUES RUFF, Conclusion du séminaire de lectures de l'Antenne clinique de Gap, *Pour une neurologie*, 13 mai 2011.

<sup>9</sup> SOPHIE MARRET-MALEVAL, « Introduction à la lecture du livre XXIII », <http://www.causefreudienne.net/uploads/document/55aeaa8262772e0d7f02b88668ab6bcf.pdf?symfony=c0d7caf8c01cc6932c2ebce6ab4ccc2a>

## « Le fou, c'est l'homme libre »

« Le fou c'est l'homme libre. » C'est ce que Lacan affirme dans une conférence à l'hôpital Sainte-Anne destinée aux jeunes psychiatres<sup>1</sup>. Voici ce qu'il dit exactement :

« Pour vous expliquer les choses simplement, il y a des hommes libres, et comme j'ai dit depuis toujours, car je l'ai écrit au congrès de Bonneval... Les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous. »<sup>2</sup> Cette proposition choquante, je vais essayer de l'illustrer en vous parlant d'un cas déjà présenté l'année dernière. Il s'agit de « l'homme qui n'a pas de corps » et qui a risqué de mourir d'une hypothermie, lors d'une randonnée, au moment des grands froids. Mais je vais prendre les choses sous un autre angle, celui de la liberté, car dans l'histoire de ce sujet, la question de la liberté est centrale. Il disait l'année dernière : « Tous mes projets sont conditionnés par la conquête d'un espace de liberté, un espace de liberté intérieure qui me permet de ne pas tomber dans la routine. »

L'opérateur principal de cette cure est l'attention à la liberté du fou. Il s'appuie sur deux propositions : celle de J. Lacan, dans les *Écrits* : « L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait pas en soi la folie comme limite de sa liberté. »<sup>3</sup> Et celle de J.-A. Miller : « Faute d'entendre ce que dit Lacan, le fou c'est l'homme libre, pour ce qu'il est, c'est à dire l'axiome même de l'expérience psychanalytique des psychoses, celle-ci nous restera fermée à jamais. »<sup>4</sup>

### *Histoire*

Les difficultés mentales majeures de ce sujet débutent entre vingt-cinq et trente ans. Il se plaint alors d'une phobie invalidante des groupes, des transports. Enseignant outre-mer, sa souffrance morale est telle qu'il est hospitalisé presque en permanence pendant trois ans, dans un hôpital psychiatrique des DOM-TOM. Son état s'aggrave, il délire ; très agité, il est interné en milieu fermé. Malgré l'interdiction de sortie, un soir il s'évade, au motif qu'il doit surveiller son chien. De retour le lendemain à l'hôpital psychiatrique, on lui refuse l'admission. Rentrant chez lui, voulant en finir, il avale une boîte de comprimés, se rend aux urgences où il obtient immédiatement d'être à nouveau hospitalisé. Pas si fou que ça, il a su que faire pour retourner à l'hôpital : « Je n'avais pas compris qu'il y avait une règle et que je devais m'y soumettre. Cette expérience m'a montré pour la première fois que tout n'était pas permis. »

Par sa tentative de suicide, il se punissait lui-même. Cela évoque le cas Aimée, présenté par Anita Gueydan en décembre dernier. On y retrouve le même trait structural, qualifié de paranoïa d'autopunition<sup>5</sup>. Pendant les trois ans qui suivent, il va errer dans plusieurs établissements psychiatriques de la région. Comme à l'âge classique, il va être enfermé avec des drogués, des délinquants. Il refuse les traitements, se révolte contre la plupart des médecins et des infirmiers, car sa parole n'a plus aucun prix. On ne l'écoute plus. Il est dans la situation du grand renfermement décrite par Michel Foucault au XVII<sup>e</sup> siècle. « La folie sera punie à l'asile, même si

<sup>1</sup> J. LACAN, « La psychanalyse et la formation des psychiatres », conférence du 10 novembre 1967 à l'hôpital Sainte-Anne, Paris (inédite).

<sup>2</sup> J. LACAN, « propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris 1966.

<sup>3</sup> J.-A. MILLER, *Actes de l'ECF*, n° XXIII, Paris, 1987.

<sup>4</sup> J.-A. MILLER, cours du 2 décembre 1967 : « Le sujet méconnaît que ce qu'il censure dans le désordre du monde n'est que la manifestation inversée de son propre être, que ce qu'il censure mérite de lui être retourné sous la forme d'un : c'est toi-même [...] Ce désordre du monde que tu repousses au gré de ce que tu penses être toi, ce désordre du monde, c'est toi-même. »

<sup>5</sup> M. FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, TEL Gallimard, p. 67.

elle est innocentée au-dehors. Elle est pour longtemps, et jusqu'à nos jours au moins, emprisonnée dans un monde moral.»<sup>6</sup> Ce monde moral qui l'emprisonne voit comme seule issue la mise en invalidité. Un dossier est constitué par le chef de service; le patient a toujours été en conflit avec ce médecin et la plupart des infirmiers. Car tous, selon ses dires aujourd'hui, reproduisent le schéma paternel tyrannique. Il garde de son père l'image d'un homme le plus souvent muet, le menaçant de ses coups. Mais à l'opposé, à l'hôpital, il a rencontré un psychiatre avec qui il sympathise et qui l'écoute. C'est l'été, pendant les vacances du chef de service, qu'une décision cruciale est prise. Ce psychiatre avec qui il sympathise, lui dit: «Je ne sais plus que faire pour vous.» Le patient répond du tac au tac: «Renvoyez-moi en métropole.»

Aujourd'hui, il affirme: «C'est ce choix qui m'a sauvé et mon amélioration est partie de là. Il y a toujours eu tout au long de mon parcours des personnes qui m'ont ouvert des portes de liberté. Sans ces gens-là je n'aurais pas pu faire le chemin qui m'a conduit vers l'amélioration.» Il est alors rapatrié sanitaire grâce à ce psychiatre qui l'a bien écouté. Arrivant en métropole, accompagné dans l'avion par un infirmier psychiatrique, il est hospitalisé. Il participe d'emblée à un groupe de paroles. Il est toujours dépendant d'une vie en institution psychiatrique mais dans des conditions bien moins rigides. Six mois plus tard, il peut reprendre son travail d'enseignant. Il donne ainsi la preuve que «la liberté internée guérit par elle-même, comme bientôt le langage libéré par la psychanalyse»<sup>7</sup>.

Deux ans plus tard, le psychiatre qui dirige le groupe de paroles, prend la retraite; c'est dans ces conditions qu'il vient me voir. Je le reçois aujourd'hui depuis six ans en face-à-face, une fois par semaine. Pendant les premières années du travail, mon rôle se limite à l'écouter car il ne fait pas de doute que le savoir est de son côté. Aucune intervention, pendant les deux premières années, n'est possible ni aucun choix, son discours étant assez pauvre. Mais au bout de deux ans environ, les choses changent et je peux encourager son élan notamment pour les deux loisirs qu'il pratique, l'informatique et la randonnée. Son état s'améliore, la phobie s'atténue, son angoisse disparaît presque totalement certains jours.

À ma grande surprise, il m'annonce il y a à peu près trois ans, qu'il va créer des groupes de paroles pour les élèves difficiles, très nombreux dans le collège où il enseigne. Il est confronté quotidiennement à des délinquants, des drogués, des adolescents livrés à eux-mêmes. J'é mets quelques réserves qui visent à ne pas le laisser partir dans un projet trop exubérant. Dans le même temps, compte tenu des bons résultats qu'il obtient avec les élèves difficiles, il s'assure la sympathie de certains collègues et du principal de l'établissement. Ce dernier va lui demander de perfectionner l'informatique. Il peut alors créer des liens sociaux et amicaux, ce qui lui était impossible quelques années auparavant.

Aujourd'hui, mon rôle consiste chaque semaine à lui faire préciser les détails de son organisation. Je choisis de soutenir tel point de sa stratégie au détriment de tel autre. Je suis les indications de Freud<sup>7</sup> et j'offre à ce sujet la liberté de se décider pour ceci ou pour cela. Pour lui l'opérateur central de son amélioration c'est la conquête d'une liberté. «L'homme est né dans les fers, les fers signifiants», comme le dit J.-A. Miller<sup>8</sup>. Mais il rejette ces fers signifiants, c'est ce que ce sujet appelle conquérir sa liberté.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 623.

<sup>7</sup> S. FREUD, «Le moi et le ça», *Essais de psychanalyse*, Paris, PUF: «La tache n'est pas de rendre impossible les réactions morbides, mais d'offrir aux malades, la liberté de se décider pour ceci ou pour cela.»

<sup>8</sup> J.-A. MILLER, «L'homme est né dans les fers, les fers signifiants, et partout il est dans les fers – sauf l'aliéné; en effet, il a rejeté la séduction du père, mais au prix de son âme, voire de la forme même de son corps.», *Actes de l'École de la Cause Freudienne*, Paris, 1987.

## *Que veut-il ?*

Avant tout être lui-même, s'évader des normes établies, obéir au principe de plaisir, voilà ce par quoi il accepte d'être déterminé et dirigé. C'est dans cette évasion de la servitude signifiante, c'est dans cette mise à distance de l'ordre symbolique que réside l'essentiel de sa liberté. Mais il sait aussi, depuis sa tentative de suicide, qu'il n'y a pas de liberté sans limite. Et il a fait l'expérience que vouloir être soi-même reste souvent problématique; cela lui a parfois causé pas mal d'ennuis. Il constate: « Pour les élèves, je n'ai aucune difficulté à leur fixer des limites car si je ne le fais pas, ça peut déraiper du mauvais côté. » M. Foucault souligne ainsi « la nécessité de la limitation de la liberté, de la soumission à l'ordre, engagement de responsabilité, à seule fin de désaliéner l'esprit perdu dans l'excès d'une liberté que la contrainte physique ne limite qu'apparemment »<sup>9</sup>. Il précise: « Si je leur laisse l'autonomie, je ne le fais que jusqu'à un certain point. C'est le fonctionnement humain qui me permet de le ressentir, c'est pas la règle pédagogique. »

De quelle liberté parle-t-il? C'est avant tout d'être lui-même qu'il s'agit, de mettre un peu de lui-même dans ce qu'il fait. Il refuse tout ce qui fixerait un sens auquel il devrait se soumettre. Il préfère l'être au sens. C'est là sa liberté telle que la définit J.-A. Miller « La psychose c'est le choix à gauche, c'est le choix libre en tant qu'il va contre le choix forcé. C'est ce qui fait, à cet égard, dans sa certitude, le psychotique imperméable à l'Autre, imperméable au sens qui pourrait lui venir de l'Autre. »<sup>10</sup>

Il rejette toute instance autoritaire en particulier toutes celles qui lui rappellent le père. Il affirme: « La visite de l'inspecteur, que je n'ai pas eue depuis longtemps, est très désagréable; comme elle se situe dans un système d'évaluation, je perds mon élan créatif et là, ça bloque tout; j'essaie de rentrer dans les rails de la pédagogie et je deviens artificiel. »

Mais il n'est pas si libre qu'il le prétend parfois. À l'inverse du sujet libre qu'il croit parfois être devenu, il n'est pas libre du tout tant il se sent emprisonné par les contraintes de son fonctionnement mental. Voici ce qu'il dit sur ce manque de liberté: « Je n'accepte pas ce que je suis. Je n'accepte pas mes limites. Je suis révolté, je vis ça comme une grande injustice. Même aujourd'hui où j'ai fait beaucoup de progrès, je travaille seul, je suis isolé. D'ailleurs, c'est ce que je préfère, notamment dans l'informatique où personne ne vient me contrarier. Mais quelle solitude terrible à supporter! Mon vœu de fonder une famille s'avère impossible. Même lorsque j'avais envisagé d'être chercheur, je n'étais bien que seul dans mon coin de laboratoire. Je ne pouvais pas échanger avec mes collègues. Je suis prisonnier de cette limite infranchissable dans ma relation avec l'autre et aujourd'hui, je n'accepte pas cette limite qui m'interdit un vrai dialogue avec les autres. »

Il reste fragile, il sait qu'il doit poursuivre son travail analytique. Les soucis d'aménagement de son appartement, acquis récemment, pourtant habituels, l'ont beaucoup angoissé. Il a dû aller aux urgences à 3 h du matin. Un infirmier l'a accueilli, l'a écouté, il est rentré chez lui rassuré. Les phénomènes qui signent la structure sont toujours là. Voulant parler de son isolement, il dit: « Je suis associable. » Je reprends: « Asocial? » Il ne répond pas. Quelques semaines plus tard, il affirme à nouveau pour les mêmes raisons qu'il est « associable ». Je le relève et je pousse un peu plus loin en lui définissant le mot qu'il emploie; je précise: « C'est celui qui ne peut être associé. » Il me répond: « Pour moi, c'est un a privatif un point c'est tout, ça n'a pas d'autre sens. » Il me le dit sur un ton tel qu'il me dissuade de poursuivre, car alors je risquerais de

<sup>9</sup> M. FOUCAULT, *Op.cit.*, p. 603.

<sup>10</sup> J.-A. MILLER, cours du 2 décembre 1987.

détruire cette certitude qui lui permet de border sa jouissance. Il a remarqué qu'il a souvent un comportement avec les autres qui provoque le rejet mais il ne peut dire pourquoi. Il ajoute: « On a dit bien souvent que j'étais psychotique car j'ai des comportements un peu bizarroïdes et je peux chez l'autre provoquer certaines choses. Je suis certainement psychotique. Alors les autres me fuient; c'est la vraie raison de leur attitude et je n'ai pas d'autre solution que de faire avec. » Mais malgré toutes ces fragilités, il constate: « J'arrive à donner le change, cette bizarrerie souvent repérée par l'autre, j'arrive aujourd'hui à mieux la cacher. » Je soutiens cette orientation de travail; il sait déjà un peu mieux y faire avec les semblants. C'est dans ce sens que devrait évoluer sa meilleure intégration sociale et amicale. « La liberté du fou n'est que dans cet instant, dans cette imperceptible distance qui le rend libre d'abandonner sa liberté et de s'enchaîner à sa folie; elle est là seulement en ce point virtuel du choix, où nous nous décidons à nous mettre dans l'incapacité d'user de notre liberté et de corriger nos erreurs. »<sup>11</sup>

### *Conclusion*

La fragilité de ce sujet l'expose à des passages délicats que sa cure devrait lui permettre de mieux assumer; il le fait grâce à l'appui des constructions imaginaires, que j'accueille, guidé par la découverte freudienne. Suivant le chemin tracé par Freud, qui a prêté la plus grande attention aux élaborations du président Schreber, je soutiens certaines constructions; car ainsi « Freud a bien délivré le malade de cette existence asilaire dans laquelle l'avaient aliéné ses libérateurs. »<sup>12</sup> L'ardeur au travail de ce sujet montre sa détermination à cheminer vers sa vérité, une vérité qu'il pressent déjà comme cruelle mais inévitable. « Le fou dévoile la vérité terminale de l'homme: il montre jusqu'où ont pu le pousser les passions, la vie de société, tout ce qui l'écarte d'une nature primitive qui ne connaît pas la folie [...] »<sup>13</sup> Il sait qu'il a plus à gagner qu'à perdre en parcourant ce chemin difficile; il l'a librement choisi.

17 mai 2014

<sup>11</sup> M. FOUCAULT, *Op. cit.*, p. 634.

<sup>12</sup> M. FOUCAULT, *Op. cit.*, p. 631. Ce livre, Lacan le qualifie d'absolument capital dans sa conférence aux psychiatres et il regrette que pas un seul compte-rendu n'ait paru dans une revue psychiatrique. Foucault

montre comment Freud a rendu possible l'abord de la psychose: « Toute la psychiatrie du XIX<sup>e</sup> siècle converge réellement vers Freud, le premier qui ait accepté dans son sérieux la réalité du couple médecin – malade [...] »

<sup>13</sup> M. FOUCAULT, *Op. cit.*, p. 638 à 643.

## L'orientation, c'est le temps

« Tout le monde est fou, c'est-à-dire, délirant », cette phrase est extraite d'un texte écrit par Lacan en octobre 1978 dans un contexte où Vincennes était menacée. C'est à l'université de Vincennes que Lacan avait promu le Département de psychanalyse quatre ans avant. J.-A. Miller a fait de cette formule provocante le titre de son cours en 1998 et une boussole dans le tout dernier enseignement de Lacan. Il a commenté ce texte de Lacan et souligné un paradoxe concernant l'enseignement de la psychanalyse : comment enseigner la psychanalyse qui ne s'enseigne pas ? Ce qui implique qu'un enseignement se donne, se prononce sur fond d'impossible.

Tel est l'argument : enseigner, c'est supposer que le mathème vaut pour tous et pour tout temps. La psychanalyse est une pratique et c'est une pratique du singulier, du pas pour tous. Il n'est donc pas évident que l'expérience analytique soit pour tous, ni pour toutes les cultures, ni pour tous les temps, et ce qui vaut de savoir pour un ne vaut pas pour tous. Il n'empêche que sous le paradoxe, il y a sans aucun doute le désir de Lacan d'« émettre un discours qui ne serait pas du semblant »<sup>1</sup>. La passe apporte une réponse à ce paradoxe puisqu'avec le savoir d'un seul, il s'agit de faire matière d'enseignement pour tous. Telle est la torsion qu'opère la passe en lançant un pari d'enseignement.

« Tout le monde est fou, c'est-à-dire, délirant. » J.-A. Miller indique qu'il faut situer cette phrase sur le fond du « Moment de conclure »<sup>2</sup>, vingt-cinquième séminaire de Lacan, et qu'elle doit être lue à partir de cette place, *d'où* quelque chose se vocifère (ce à quoi Lacan était aux prises à la fin de son enseignement), moment de conclure qui convoque le temps logique sur fond d'un temps qui est bien réel à Lacan.

« Tout le monde est fou, c'est-à-dire, délirant », cette formule traduit une certaine désorientation de la pratique que nous connaissions et qui désormais s'engage autrement, faisant surgir des questions nouvelles pour l'analyste : comment transmettre la clinique du singulier quand celle-ci n'est plus orientée de façon lisible par ce que Lacan appelait la grand' route, la route Romaine, celle du Nom-du-Père ? Le Nom-du-Père était rassurant dans le premier enseignement de Lacan puisqu'il établissait une frontière entre névrose et psychose, entre *il y a* ou le *il n'y a pas*.

La clinique du singulier est une clinique orientée par la jouissance, une place vide, un rond brulé, disait Lacan, la place de l'absence de *je*, du « plus personne ». La position de l'analyste n'est plus d'interpréter le signifiant mais – je cite J.-A. Miller – « de viser d'emblée et de vérifier que le sujet est lié à la jouissance, qu'il est inscrit dans la jouissance, se déprend de la jouissance et que des différentes malédictions qui l'affectent, il fabrique les moyens de sustenter cette jouissance ». Cette position conditionne une écoute, une lecture portant non plus sur la cause mais plutôt sur l'orientation des dimensions de l'être parlant, le réel le symbolique et l'imaginaire, d'être attentif à l'endroit – la place *d'où* ça se dit ? – et qui convoque souvent une discontinuité temporelle. L'endroit *d'où* cela arrive, où ça n'est pas écrit et que Lacan appelle la contingence. La clinique du singulier est une clinique de la contingence. Ce qui n'est pas écrit et dont le sujet s'empare (puisque « le sujet est heureux »<sup>3</sup> tout heur au sens lacanien de fortune, *tuchè* lui est bon) à ce qu'il répète, maintienne ce qui le satisfait. Question pour l'analyste : comment toucher à la jouissance ? Comment réveiller le sujet de son sommeil heureux ?

« Tout le monde est fou c'est-à-dire délirant », introduit une boiterie dans l'harmonie, dans cette aspiration à l'universel, au pour tout X, qui est une croyance indéradicable. En généralisant la folie, Lacan fait apparaître ce que disait Freud lui-même, que rien n'est que rêve. Chacun rêve

<sup>1</sup> JACQUES LACAN, *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007.

<sup>2</sup> JACQUES LACAN, *Le Séminaire*, Livre XXV, *Le moment de conclure*, inédit.

<sup>3</sup> JACQUES LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.

et tient à son rêve, à sa particularité, à son symptôme, à son fantasme, à son délire. Cela donne une définition de l'enfermement, dit Jacques-Alain Miller.

Là encore, il y a un paradoxe : comment sortir de l'enfermement du symptôme alors que le symptôme est pour l'être parlant ce qu'il a de plus réel ? Il faut admettre que nous sommes dans un nouveau paradigme, ce qui veut dire une théorie nouvelle, une manière de penser, de voir autrement. Le *Séminaire XXIII* donne un usage au symptôme, et une nouvelle écriture : sinthome.

Quand l'inconscient se réduit au sinthome, que peut-on rêver de mieux pour l'inconscient (le rêve de chacun) ? Et quand un nœud se défait de façon catastrophique, n'y a-t-il pas là quelque chose lié au mystère de l'être parlant à réparer avec la langue, la sienne, ce qui s'est défait, jusqu'à ce qu'un symptôme (un bricolage, une nomination) vienne faire tenir ensemble les dimensions qui glissaient ? Enfin, il arrive qu'un lien essentiel se perde, c'est douloureux mais beaucoup moins catastrophique, c'est une expérience d'*Hilflosigkeit*, un point panique pour reprendre l'expression de J.-A. Miller au sujet d'Hamlet. Le fantasme y apparaît alors comme fort utile, c'est une défense devant l'opacité du réel sans loi. Je n'ai pas choisi ces exemples au hasard, puisque ce sont des exemples que je vais vous exposer.

Auparavant, posons-nous encore cette question : *D'où* sort une telle formule ? Et qu'est-ce qu'elle indique ? Une pratique de l'interprétation, « On s'aperçoit – écrit Lacan, dans la pratique de l'interprétation – qu'il y a des mots qui portent et d'autres pas. » On en prend la mesure sur cette formule provocante vociférée par Lacan : elle porte loin par sa provocation, elle force notre attention et elle n'a pas d'autre sens que son orientation.

Et l'orientation, pour Lacan, c'est le temps<sup>4</sup>.

Au regard du temps qui est réel (de même le nœud), seuls les montages signifiants et pulsionnels, comme autant de faux nœuds, sont susceptibles de se démonter. Et s'il arrive que le sens d'un nœud initial se retourne à l'occasion d'un acte, le temps alors se fait discontinu dans l'analyse et le nœud s'oriente autrement. Que le sens du nœud soit retourné matérialise le mouvement d'une analyse contribuant à marquer son temps réel.

Dans cette orientation du nœud (réel inventé par Lacan) où nous sommes, il n'y a pas de sortie un tant soit peu du rêve sans un concept, celui de la défense (Freud parle de défense primordiale, qu'il distingue du refoulement). Jacques-Alain Miller en a parlé précisément à deux endroits de son Cours, et à quinze ans de distance. En 1998, il parlait de « déranger la défense ». Souvenons-nous des propos de prudence qu'il tenait : il y a une bonne et une mauvaise manière de déranger la défense. La mauvaise s'étant inscrite historiquement dans les cures en termes de transfert négatif et sous forme d'acting out, la bonne manière serait moins aisée à montrer. Enfin, lors du dernier Congrès de L'AMP, « Un réel au XXI<sup>e</sup> siècle », il précise qu'il s'agit de se centrer sur le démontage de la défense. Les deux formulations concernent toutes deux l'orientation majeure de la pratique dans le dernier enseignement de Lacan, la deuxième semble répondre à la bonne manière de faire, elle s'inscrit et explore une autre dimension : celle de la défense contre un réel sans loi et hors sens.

Quoi qu'il ne soit pas aisé de le démontrer, j'en ai conclu qu'il fallait s'y risquer.

### *Comment ça s'opère ?*

J'aimerais maintenant vous exposer un fragment de ma passe concernant le « déranger la défense ». C'était en 1992, année où l'acte analytique s'est introduit dans mon analyse, opérant une discontinuité temporelle qui m'a orientée vers la passe, que j'ai faite en 1998, c'est-à-dire six

<sup>4</sup> JACQUES LACAN, *Le séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

ans après cet acte inaugural, six ans pour cerner, serrer le bord d'un savoir, le faire chuter et décider de le transmettre.

L'acte est toujours inédit, il advient comme événement imprévisible et dans une temporalité propre à l'analyse du sujet. Dans mon cas, déranger la défense, c'est introduire la pulsion dans une zone blanche, opérer un renversement du symptôme, une manière d'en renverser la loi, d'en transformer la réponse. Ce qui équivaut à un coup de force imprévisible avec des conséquences pas toutes calculables; cela m'a laissé un enseignement.

### *« L'analyse ce n'est pas du bricolage »*

En 1992, mon analyse a trouvé un sens nouveau, son orientation vers la passe, et ceci à partir d'une interprétation: « L'analyse ce n'est pas du bricolage ». J'ai pris le temps de savoir comment l'usage du terme « bricolage », que l'acte de l'analyste avait introduit, avait pu engendrer cette conséquence majeure comme celle d'inaugurer le temps logique de savoir, correspondant à la passe. *D'où* sortait une telle interprétation? Ce n'était pas un énoncé. Elle s'exceptait de la chaîne signifiante, venait du dehors, hors sens. En logique cette formule pouvait être vraie et fausse, ce qui faisait vaciller le sens et soulevait la force d'inertie du symptôme. Seul a compté l'impact sur le corps produit par la force de l'acte, et l'usage d'un signifiant nouveau, « bricolage », qui poussait dans une direction. Quand un acte interrompt la lecture de l'inconscient à laquelle j'étais appliquée depuis dix ans, le sens se retourne, il faut dans la hâte trouver à faire quelque chose avec l'impact qu'a produit la force de l'acte. Dans un premier temps, c'est un coup de force et la réponse est, à ce niveau, purement acte. En acte, ma réponse a été, refus, dire que non. Je n'avais aucun argument à opposer simplement un mouvement du corps réduit à dire que non.

Si le signifiant nouveau percute un corps, c'est qu'il y a un savoir sans sujet, une zone sensible. Cette zone de défense tient à une consistance, à l'idée mentale que l'être parlant se fait de son corps. L'idée que je m'en faisais était proche de cette formule de 1975 de Lacan qu'un corps fout le camp à tout instant. C'était une consistance qui avait pris sa racine dans le refus de l'impact sur mon corps d'enfant de cinq ans, de l'événement traumatique inaugural à la coupure du sujet. Une nuit, j'ai vu mon père tomber sous le coup d'une crise épileptique inaugurale de sa mort six mois plus tard, mon refus (au sens d'une négativité, du ne fus-je) s'était traduit sous la forme de ce qui reste une marque, un tic, un clin d'œil, événement de corps inaugural de l'inconscient, d'un inconscient ouverture/fermeture, homologue à la pulsion, au battement pulsionnel.

Comment parvient-on à savoir ce qui de tout temps s'ignore du fait de la défense? Parce qu'il y a de l'angoisse, elle fait signe d'un réel qui tient, pour ma part, en cette unique image extrême, racine imaginaire du réel du symptôme: celle d'un corps qui se défait. Lacan donne au parlêtre le jour d'un corps, il explique que « son corps (celui du parlêtre) est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant ». Ce jour là, en 1992, j'ai réalisé cet instant. Instant de voir.

Il m'est resté de cet événement de passe un bout de savoir incarné qui m'oriente dans mon acte, à savoir que, là où ça se défait, ça se libère et ça se renoue. Prendre acte qu'un savoir tient le temps de se défaire.

Pendant ce laps de temps, de 1992 à 1998, année de ma nomination d'A.E., je recevais un cas d'urgence, et c'est là maintenant où je veux en venir. C'est une toute autre histoire que celle de cet homme qui témoignait, de par les phénomènes dont il pâtissait, d'une rupture, celle d'un nœud défait. Il a fallu du temps pour que se répare la réalité forclosée et l'aider à établir son lien social. Son langage était atomisé, les signifiants dispersés, les images multiples, pas de capitonnage des signifiants car pas de capiton qui permette de rendre lisible, donc pas de signification. À cet endroit du nœud défait, c'était un sujet forclos en manque d'Autre, illisible.

J'avais pour maniement de la cure avec moi deux alliés : les dimensions R.S.I. de l'être parlant, et le temps.

Concernant la défense, il s'est agi ici plutôt de lui en forger une (précisément une mentalité). Introduire la voie lactée (selon son expression) c'est-à-dire le rêve pour celui qui ne se défend pas du réel. Voici le cas, j'ai utilisé dans l'écriture du cas le temps présent.

### *Maverick*

Cet homme dit pâtir d'une maladie de la mentalité et d'un phénomène de dispersion. Il se présente à l'analyste sous cette formule : « J'ai une manie de la rupture. » Sa maladie désigne un imaginaire non lesté par l'objet *a* et qui divague au gré des circonstances. Le phénomène maniaque indique que des événements de vie ont défait le nœud favorisant le lien social (un décès, un avortement, l'arrêt de ses dons de sang à cause de son obésité). Délesté du réel, emballé, pur esprit, il cherche « un principe d'identité pour *se ressembler* » ; il fait un lapsus – il voulait dire « se rassembler ». Il conclut logiquement qu'il cherche un principe d'identité pour se rassembler et donc se ressembler. Ce lapsus n'est pas une formation de l'inconscient, il est là pour m'indiquer où se situe l'erreur à réparer. Et il me montre comment faire usage de son ironie. Le signifiant étant impropre à le fixer, il compte sur une « création nécessaire ». C'est compter sur un maniement de l'ironie dont il fait usage comme d'un frein. Trouver le « point d'ironie » dans la langue, c'est pour lui trouver le « m.o.r.s », ironise-t-il. En outre, il se sert des équivoques de sa langue (équivoques sans aucun sens) comme d'une orientation dont l'analyste doit se servir.

Par exemple, plusieurs formules signalaient l'urgence et décidaient du sens de la direction à prendre. Je citerai, celle-ci : « Il n'y a aucun moyen de tirer plus sur la corde, sauf à la rompre » ; ou celle-là : « J'ai besoin de planter les armes quelque part. » Ou encore : « J'ai un problème, le passage à l'acte. » Sous ces pointes ironiques, un mode de dire, elles offrent l'expression d'une extrême tension, la troisième fournit l'énoncé d'un problème concernant sa forclusion de sujet.

Cet homme se dit « sans marque, sans reste » ; son absence de formation du moi ne lui permettant pas de savoir s'il est homme ou bien cheval. Il a su pourtant m'indiquer l'endroit qu'il fallait réparer, jouissant d'un imaginaire non lesté, à la dérive. Pour cela, paradoxalement, il fallait libérer l'hypomanie qui lui était nécessaire et qui depuis le deuil se trouvait encapsulée dans des « plâtres de plâtre ». Il souffrait de rigidité. Il fallait faire advenir une chaîne souple, compter sur la jouissance hypomaniaque pour favoriser un nouveau nouage entre jouissance et la langue.

Libérer la jouissance, l'accommoder au signifiant au moyen du rêve, tatouer et freiner forment l'orientation qui a été prise pendant sept ans pour qu'il trouve un principe d'identité et que soit établi à nouveau son lien social.

### *Rêver, accommoder aux signifiants*

Il trouve le point d'ironie dans la langue : « Quand je parle, je cherche le mors, m-o-r-s », précise-t-il. J'en prendrai acte. Comme il ne supporte aucune ponctuation, sur le seuil de la porte, je reprends l'une de ses pointes ironiques pour lui indiquer une voie de travail, à l'image de celle-ci : « La nuit est une voie lactée ». Il venait d'évoquer sa consommation de produits lactés pendant la nuit. Il se fera donc « gourmand de rêves ». Cette production sera nouvelle et introduira un nouveau montage de la jouissance. Les rêves apportent une temporalité, l'accommodent aux signifiants, fixent la métonymie hallucinatoire de la vision et ajustent le lien social. Les effets seront semblables à celui de la paire de lunettes qui l'ont sorti de sa myopie, lorsqu'il était enfant. Les contours de la réalité sont plus nets ; la réalité devient taillée, dégouinée.

Le lien analytique dans ce premier temps l'a rendu aimable ; il s'est allégé, dégraissé — ce sont ses propres termes —, ce qui a eu des effets sur son obésité (la panse truffée).

Un deuxième temps concerne le livre d'Élisabeth Badinter intitulé *XY* qui l'oriente sur le féminin (principe d'ouverture), lui permettant de se dégager du plastron rigide de l'homosexualité conforme aux influences subies.

### *Tatouer, freiner*

Actions essentielles au nouage. Je lui ai proposé une identité qui convenait à sa position de sujet libre (a-topique) sans marque. Je lui ai formulé : « Vous dites que vous êtes un *maverick*, qu'en faites vous ? » Le nom se trouvait à portée de main dans le flux de sa langue, dans son bric-à-brac de personnalités multiples et non dans les plis du refoulement. *Maverick* est un nom de la langue anglaise (langue paternelle) qui désigne, au sens propre, un animal non marqué au fer, détaché du troupeau ; et au sens figuré, ce mot signifie anticonformiste. C'est le nom d'un éleveur texan à l'esprit indépendant. C'est l'homme à cheval. Il l'a pris en charge comme un nom de sinthome.

Il s'en est tatoué. « J'ai tatoué l'hypomane, l'homme cheval » dit-il, jouant sur l'homonymie des préfixes grecs hippo et hypo. Et cela l'a freiné : « C'est ma façon de tatouer la mort et de trouver le mors », dit-il. Le tatouage est une marque d'ironie qui a eut des effets de socialisation. Il l'a adoué d'un blason sur une chevalière qu'il porte au doigt. Elle présente une identification efficace et la lecture en est aisée pour les dames. Ainsi, lorsqu'il la tourne d'un certain côté, c'est le signe pour les femmes qu'il est à prendre (il est alors chevalier de la dame) ; la bague retournée de l'autre côté, principe de mesure, signifie qu'il est déjà pris. Ce blason fait contrepoids entre un père à ses yeux déclassé et une famille maternelle d'origine noble. Il pourra rassembler sa dispersion sur l'évènement traumatique de son enfance, sa position d'otage des conflits ouverts — « j'étais au centre des coups de feu sans pouvoir tirer » — et expliquer son exclusion interne à la famille comme tenant d'un héritage paradoxal : « Je suis né X du nom de mon père et j'ai hérité Y du nom de ma mère. » Ce nouveau nom va désamorcer l'injonction de mort et de rupture qui insiste jusque dans son patronyme. Cette agrafe a l'avantage de le fixer tout en le laissant libre, séparé, et c'est ainsi qu'il va pouvoir se maintenir dans un lien social en devenant surveillant dans un lycée privé.

Qu'est-ce que *Maverick* ? C'est l'hypo-man, l'homme-cheval. C'est le principe ironique d'identité qu'il cherchait. L'ironie portant sur l'être dont il se passe pour nouer, grâce au frein de la langue, l'inconscient réel à l'imaginaire de ses semblables sans passer par le corps et il a pu ainsi renouer avec le symbolique.

« L'analyse ce n'est pas du bricolage » est une version ironique de l'acte psychanalytique, qui peut justement se prévaloir de faire usage de ce concept du tout dernier enseignement de Lacan. Ce qui s'est opéré pour moi dans la passe n'est pas sans lien avec ce que j'opérais de mon côté dans la cure avec ce patient.

À l'heure où cette formule m'a été lancée par l'analyste, j'en éprouvais l'inconsistance, inconsistance de l'Autre mais non pas toute l'ironie. *Maverick* avait cette formule : l'ironie est un mot de passe.

Le bricolage a une fonction dans le tout dernier enseignement de Lacan, il sert au corps qui fout le camp à tout instant, pour reprendre sa fameuse expression. *Maverick* montre qu'avoir un corps n'a rien d'évident, que l'être est un bricolage, un principe d'identité et doit se supporter de l'effort d'écriture du nœud.

« Ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole. » *Maverick* en est une version inversée puisque ce qui s'est défait, s'est fait par la parole.

## *Crise, cri, crayer*

Le troisième exemple va plutôt dans le sens premier de la formule de Lacan. Puisque là il s'est agi de démonter la défense, défense équivalente à l'itération de « la Crise » comme l'appelle cet homme dont je vais vous parler. Opérer un déplacement du réel écrasant au réel de l'inconscient (une-bévue), et au moyen d'une équivoque extraire un signifiant gelé.

C'est un sujet pour qui l'analyse a duré douze ans. D'entrée, le vide était au centre de la structure signifiante, comme lieu d'élection de l'angoisse. La phobie maintenait *a minima* son rapport au désir, comme un signal lumineux fait pour indiquer qu'il fonctionnait sur la réserve de libido et que d'ici peu, il ne pourrait plus faire un pas. Le transfert l'amènera à accomplir tous les tours du symbolique, menant un travail de deuil concernant la perte réelle d'un objet. Je ferai brièvement le récit de son drame pour mettre l'accent de cette analyse au point conclusif, à cet endroit où l'inconscient s'est réduit au sinthome.

## *Crise*

Il est venu un soir sonner à ma porte voisine de la sienne sur le mode de l'urgence avec ces mots: « N'est-il pas trop tard ? Je ne peux plus sortir de chez moi, je suis claustrophobe. » Et dans un cri: « J'étouffe ! » et il s'est pour ainsi dire jeté à l'intérieur de mon cabinet.

Il m'explique la conjoncture qui l'amène maintenant: une crise d'angoisse sur l'autoroute embouteillée. Cette crise est plus aiguë que celles qu'il éprouve régulièrement. Elle présente les mêmes traits: une voie unique, sans possible dégagement, où il reste bloqué dans une attente, à la merci; le sentiment irréversible de l'espace, du temps irrévocable, de l'irréparable; l'imminence de la mort. Une pensée claustrophobe s'impose: Tu vas mourir ! Crise, cri, il crée la panique jusqu'à ce que les secours viennent le sortir de l'impasse.

À l'heure où il est venu me trouver, inhibé, bloqué, il ne bougeait plus de chez lui, comme d'une prison. La peur a fini par s'installer, l'angoisse prenant le trait de l'attente. Il prévient toute situation à risque: plus d'avion, plus de voiture, *plus de circulation*.

La paralysie s'étend à tous les secteurs. Dans ce moment d'urgence, l'angoisse phobique est un signal: « C'est un signal lumineux qui apparaît pour vous avertir que vous roulez sur la réserve de la libido. On peut rouler encore un certain temps avec ça. Voilà ce que la phobie veut dire. »

Il n'est pas exagéré d'affirmer que dans ce recours à l'analyse, il est venu chercher une réserve de libido qu'il a « mise dans le réfrigérateur depuis vingt ans » (c'est sa formule); – depuis l'accident mortel de sa fille âgée de trois ans; depuis qu'il a voulu faire table rase de son passé. En effet, tout de suite après l'enterrement, il précipitera son départ aux États-Unis, comme foudroyé par le regard de son père à l'enterrement de l'enfant, en emportant seulement avec lui le souvenir de la blancheur de son visage. En perdant l'enfant, il perdait le seul lien qui avait réussi à le rattacher à son père. Pendant ce laps de temps, muni de la petite camisole chimique – toujours à portée de secours, dans sa poche –, il travaillera comme un forcené pour se faire un nom comme dessinateur et auteur de films d'animation, réalisant avec sa profession d'humoriste son rêve d'enfant. Il pourra reconnaître la source de cette ambition dans cette rage contre un père qui faillit à l'appel et un défi énorme à son jugement.

La décision de suivre une voie artistique l'emporte au sortir de l'adolescence et prend appui sur l'événement de corps: l'annonce d'une maladie grave qui l'obligea à faire un séjour dans un sanatorium. Ce qui était attendu pour cet enfant « chétif, à risque, délicat » depuis sa naissance (selon les noms d'angoisse de sa mère) arrive. Il en sera soulagé comme il se sentira libre à sa sortie du sana de faire, comme il dit, un pas de côté. Ce chemin de traverse (celui du dessin humoristique) lui ouvre un dégagement sur ce que Lacan appelle la grand' route du Nom-du-Père et une respiration nécessaire. Car appelé sur cette voie unique, la porte se verrouille, il est

« bloqué, ligoté, condamné » (noms du fantasme). C'est sur cette fameuse grand'route qu'il se retrouve vingt ans plus tard; il est marié et à nouveau père d'une fille.

### *Cri*

Sa vie s'est aménagée de manière qu'il y ait toujours « une soupape de sécurité, une porte de sortie, l'autre chose. » Il se souvient du jour où sa mère s'est arrachée pour le laisser chez sa tante à la campagne, pour sa santé. (Il avait deux ans, sa mère était enceinte de sa sœur.) À chaque visite attendue, il entrait dans une rage folle, criant, hurlant; s'accrochant à sa mère pour l'empêcher de sortir, la retenant même par le petit doigt, qu'il refusait de lâcher: dernier lien avant de se retrouver seul dans la chambre qui soudain l'enfermait. Son cri hurlait: « Surtout qu'on ne me laisse pas seul, qu'on m'ouvre enfin la porte! »

Ce que l'absence de la mère est venue à créer sur la frontière de son domaine, sur le bord de son berceau, à savoir un « fossé » autour de quoi il n'a plus qu'à faire le jeu du saut. Je souligne l'acte inaugural dans le vide créé par la chute de l'objet (*a*).

Retenons comme petite bobine une phobie des boutons de nacre sur la robe des femmes et la nécessité d'une soupape de sécurité comme la carte d'identité de la fille qu'il a perdue, et qu'il garde toujours dans sa poche depuis le deuil, ainsi que la petite capsule chimique, sa femme toujours à portée de main, et enfin l'analyste (la voisine d'en face) pour décompléter celle-là.

### *Créer: « Je craye le désordre »*

La Crise (le cri, créer le désordre) se manifeste comme le nœud d'une véritable intrusion du réel venant rompre les semblants sur la scène professionnelle et amoureuse. Son cri mobilise la panique, conditionne l'appel aux secours. C'est à chaque fois la répétition d'une expérience d'*Hilflosigkeit*. À l'approche de l'échéance d'un travail à livrer, il fait monter le stress, dit-il. Et c'est au risque « de faire sombrer le navire » qu'il provoque « la panique à bord », laissant apparaître une profonde détresse quand « l'équipage l'abandonne ». Métaphores d'un naufrage, celui de l'inconsistance de l'Autre.

Il répond à l'inconsistance toujours de la même façon: il est comme l'animal de troupeau qui fait signe aux autres qu'il y a danger, qu'il y a urgence.

Dans chaque équipe de production, il s'aménage une défense: un petit autre, un moi idéal (rôle du frère aîné que le père lui donnait en exemple) qui fonctionne comme soupape de sécurité, d'où part le signal quand il y a à précipiter les enjeux. La crise ici est une mise en scène d'un naufrage et d'un sacrifice, celle d'un père qui immole son fils.

Sur la scène amoureuse, il perd pied soudain, en mal de virilité, si sa partenaire l'encombre de trop d'amour. Trop d'amour écoëure. Il en retrouvera l'origine dans la nacre et sa phobie des boutons qui crée la crise s'il aperçoit un bouton de nacre sur la robe d'une femme. Il se souviendra encore de l'étouffement précoce créé par cette obligation de porter une culotte – « peut-être, celle de ma sœur, laquelle, dira-t-il, se boutonnait entre les jambes, afin d'éviter les fuites ». Que ce soit celle de sa sœur est invraisemblable puisque sa sœur est plus jeune de deux ans, mais vraisemblable si sa sœur et lui forment dans l'inconscient un moi indistinct.

Sur ces scènes de la vie, l'angoisse de mort est *analogon* de la castration féminine, ainsi que le disait Freud.

### *Créer, crayer, railler, rayer*

Il est dessinateur humoristique. Pendant vingt ans, le dessin sera sa défense contre cette loi cruelle où, perdant son enfant dans un accident, le sujet s'est retrouvé mis à nu. Il est habile dans le maniement des semblants qu'il raille, qu'il raye, libérant ainsi l'épuration de son trait d'ironie au

style d'écorché vif. Il se plaît à se définir comme iconoclaste, casseur de mythe faisant passer le malaise social par le rire. C'est dans la réalisation de films, de dessins animés qu'il parvient à se faire une renommée, un nom d'humoriste. Il mettra le temps de réaliser l'étrange usage de ce qu'il nomme « la Crise » dans son trait de crayon et sa réussite dans cet exercice à « *crayer* le désordre ». Il a un accent flamand, pour lui, créer c'est selon sa prononciation, *crayer*. Il pourra situer le moment où son trait (rayer-railler) est devenu particulièrement cynique (solde cynique dû à sa volonté de faire table rase) entraînant la cascade de semblants dans le dessin, jusqu'à faire d'un film un échec avec pour conséquence un trou financier – ce qui l'a précipité en analyse.

Le cri, créer, railler, forment le nœud de ce qu'il appelle « la Crise » itérative, qui consiste dans un registre de cassure des semblants. Ce fut son orientation pendant au moins trente ans.

L'analyse conclusive montre une autre construction. L'opération analytique a retourné le sens du nœud marquant la fin de son analyse d'une nouvelle orientation et d'une transformation de l'angoisse en responsabilité.

### *Comment un ascenseur*

Le temps est la matière première d'un événement. L'acte crée un événement qui va se déplier, et cela constitue l'expérience de son déroulement.

Longtemps il a parlé de la mort de son enfant, il se disait « scellé à l'irréparable. » Mais ce jour-là, il a parlé d'ascenseur. C'était la première fois que je l'entendais et laissais échapper un mouvement de surprise : « Comment un ascenseur... ».

À la séance suivante, il raconte un rêve et un trauma d'enfance. Le rêve montre l'irréversible du temps et un impossible effacement : « Je fais une faute involontaire, je ne puis l'effacer, il est trop tard. » Le souvenir d'enfance fonde l'inconscient dans la dimension d'une bévue (*Unbewusste*) : il a quatre ans, il regarde son reflet dans l'eau d'un bassin lorsqu'il voit trop tard sa sœur âgée de deux ans se pencher à son tour sur le bord puis basculer et tomber dans l'eau. « Elle a failli mourir ». Il rencontre ce jour-là l'effroi créé par la lenteur des secours et la panique du père et de la mère confrontés à l'urgence. Il est purement et simplement chaviré, débordé.

C'est un soulagement considérable que son analyse puisse alors être orientée par cette *tuche* dont il lui est possible de se rendre comptable. Peu à peu, il se défait, non pas de son réel, mais de l'écrasement du réel de l'accident, qui l'a mis à nu et le condamne. Il pourra enfin parler de l'accident de l'ascenseur qui a coûté la vie à sa fille. Il est responsable et non plus condamnable. Il porte la douleur d'avoir failli à sa responsabilité de père.

Le mot « ascenseur » se trouvait dans la chaîne de ses signifiants, mais hors service, comme bloqué, gelé. À ce niveau pas d'équivoque homophonique mais le corps saisi par l'événement et cette itération : la Crise réélise la durée du trajet, le temps qu'il a fallu pour secourir l'enfant, le corps de l'enfant contre lui et le froid qui l'envahissait.

À l'entrée de l'analyse, la paralysie s'était étendue à tous les secteurs. Seule la phobie maintenait encore son rapport au désir. Ce fut le signal qui m'avertit qu'il était au bout de ses réserves. J'avais cru bon de retenir l'expression qui en témoignait alors sans la comprendre tout à fait à ce moment-là : « j'ai mis ma libido dans le réfrigérateur depuis vingt ans ». La crise montrait dans son acmé, une temporalité qui bute sur une impossibilité.

Cette horreur du réel, il la nommera « l'indécence. » Jamais il n'entendra l'équivoque entre l'« ascenseur » et l'« a sans sœur » ou l'« a censeur. » Mais le rêve et la levée du trauma attestent du démontage de la défense. L'indécence est un nom du réel. Elle se cristallise sur une image extrême d'angoisse, il l'a aussitôt dessinée. On y voit un ou une enfant qui court nu ou nue vers l'objectif du photographe, il ou elle n'est que Cri. Derrière l'enfant, un village brûlé par le napalm. C'est une prise de vue connue, mais son dessin porte bien sa marque à lui. Que l'enfant ne soit pas sexué montre jusqu'où va le réel sans loi, quand il prend le sujet ainsi au dépourvu. Il

le laisse nu. L'émoi qu'il éprouve devant cette image indique ce qui a basculé en un instant dans ce bassin, ce trauma, qui l'a laissé en état de détresse et d'enfance.

Outre que le corps a les trous de l'anatomie humaine, Lacan y ajoute des « trous abstraits » qui concernent « l'énonciation de quoi que ce soit ». Je souligne l'impact de cette formule car elle dit bien que ce n'est pas le sens qui dénoue : c'est quoi que ce soit d'entendu. Mais pour que ça résonne, consonne, encore faut-il que le corps y soit sensible, ce dont témoigne cette réponse « comment un ascenseur » dans l'équivoque d'un savoir sans sujet.

Que le corps ait des trous abstraits, cela amène Lacan à concevoir une autre sorte d'espace qui le conduit à énoncer que le corps a une structure torique. Il est retourné comme peut l'être une marionnette à gant. L'acte de l'analyste a joué sur la discontinuité temporelle touchant de cette manière au solde cynique. Cet humoriste ne trouvera plus de nécessité à réaliser des films iconoclastes, ceux-ci ne prouvaient que la cassure d'avec les semblants. Cet exercice l'a vidé de son énergie et a forcé son trait. Désormais son temps sera consacré à peindre la rature, produire le trait unique et à signer ses œuvres avec la lettre qui a fait sa renommée d'humoriste, cette fois réduite au sinthome.

Concluons sur l'effet résolutoire de la bobine phobique grâce à quoi il retrouve son intérêt pour la sculpture africaine et ses fétiches, qui sont à l'origine de son goût pour la peinture, qu'il acquiert dans des ventes et dont il fait un usage totémique.

21 juin 2014